

Réflexion sur le rôle de l'éducation dans
la formation morale de l'homme

C.S. Lewis

L'abolition
de l'homme



L'Abolition de l'Homme

RÉFLEXIONS SUR L'ÉDUCATION, AVEC UNE ATTENTION PARTICULIÈRE À
L'ENSEIGNEMENT DE L'ANGLAIS DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES DES
ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES

Clive Staples Lewis

1943

Traduction française depuis la version anglaise : 2026 par l'équipe du
Saker francophone.

Version : 2026-04-07

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : [The Abolition of Man](#)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

Table des matières

Table des matières	3
Table des illustrations	4
Contribution du lecteur	5
Formats et versions du présent ouvrage	6
1 Des hommes creux	8
2 La voie	26
3 L'Abolition de l'Homme	46

TABLE DES ILLUSTRATIONS 4

A Illustrations du *Tao* 65

Table des illustrations

Contribution du lecteur

Cet ouvrage a été traduit et relu par une équipe de volontaires non rémunérés.

Si le lecteur trouve des corrections à apporter au présent ouvrage, ses retours, même mineurs, même pour une seule faute, sont les bienvenus à l'adresse : relecture-livres@lesakerfrancophone.fr. Toute correction est suivie de la publication d'une version à jour de l'ouvrage.

Veillez préciser dans votre message le ou les chapitre(s) concerné(s) et laisser des informations de contexte, comme la phrase entière autour de l'erreur que vous nous notifiez. Cela nous fera gagner beaucoup de temps.

Formats et versions du présent ouvrage

Le présent ouvrage est mis à disposition aux formats PDF, EPUB (liseuse standard) et MOBI (liseuse amazon). Tous les livres du Saker francophone sont téléchargeables

- à l'adresse lesakerfrancophone.fr/livres.html
- régulièrement archivée sur web.archive.org.

Le lecteur peut également s'assurer de disposer de la dernière version de l'ouvrage, présentée sous le titre, en la comparant avec la version disponible en ligne.

Citation

Le Maître a dit : Qui tire un fil différent détruit l'ensemble du tissu.

Confucius, Entretiens II. 16

Chapitre 1

Des hommes creux

*Il envoya l'ordre de tuer
Et massacra les petits enfants.* — CANTIQUE TRADITIONNEL

Je doute que nous soyons assez attentifs à l'importance des manuels scolaires élémentaires. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi comme point de départ de ces conférences un petit ouvrage sur la langue anglaise, conçu pour les « garçons et filles des classes supérieures des établissements scolaires. » Je ne pense pas que les auteurs de ce livre (ils étaient au nombre de deux) eussent de mauvaises intentions, et je leur dois, à eux ou à leur éditeur, toute politesse pour m'en avoir envoyé un exemplaire à titre gracieux. Dans le même temps, je n'aurai rien d'agréable à dire à leur sujet. Voici un joli dilemme. Je ne tiens pas à clouer au pilori deux modestes enseignants qui ont agi au mieux de leurs connaissances : mais je ne peux garder le silence au sujet de ce que je pense de la tendance véritable de leur travail. Je propose donc de ne pas citer leur nom. Je désignerai ces messieurs sous les pseudonymes de Gaius et Titius, et leur livre sous le titre *Le Livre Vert*. Mais je vous promets que leur livre existe bel et bien et que je l'ai dans ma bibliothèque.

Dans leur second chapitre, Gaius et Titius citent la célèbre histoire de Coleridge à la cascade. Chacun se souvient que deux touristes étaient présents : que l'un désigna la cascade comme « sublime, » et l'autre comme « jolie » ; et que Coleridge, en son for intérieur, adhéra au premier jugement pour rejeter l'autre avec dégoût. Gaius et Titius commentent comme suit : « Lorsque l'homme dit *C'est sublime*, il semblait prononcer une remarque au sujet de la cascade. . . En réalité, ce n'est pas de la cascade qu'il parlait, mais de ses propres sentiments. Ce qu'il disait véritablement, c'était *j'entretiens des sentiments associés dans mon esprit au mot "Sublime,"* ou pour faire court, *j'ai des sentiments sublimes.* » Voilà une manière passablement sommaire de régler beaucoup de questions profondes. Mais les auteurs ne s'arrêtent pas là. Ils ajoutent : « Cette confusion est continuellement présente dans le langage lorsque nous en faisons usage. Nous semblons dire quelque chose de très important sur quelque chose : et en réalité, nous ne faisons que nous exprimer sur nos propres sentiments.¹ »

Avant d'examiner les sujets réellement soulevés par ce petit paragraphe décisif (conçu, souvenez-vous, pour « les classes supérieures des établissements scolaires »), nous devons éliminer une pure confusion à laquelle se sont prêtés Gaius et Titius. Même en s'en tenant à leur propre point de vue — de tous les points de vue concevables — l'homme qui dit *C'est sublime* ne peut signifier *J'ai des sentiments sublimes*. Même s'il était établi que les qualités telles que la sublimité étaient simplement et purement projetées sur les choses par nos propres émotions, les émotions générant la projection n'en constituent pas moins le corrélat, et donc presque l'opposé, des qualités projetées. Les sentiments qui peuvent amener un homme à désigner un objet comme sublime ne sont pas des sentiments sublimes, mais des sentiments de vénération. Si *C'est sublime* doit être réduit à une affirmation concernant les sentiments du locuteur, la traduction correcte en serait *J'ai des sentiments*

1. *Le Livre Vert*, pp. 19, 20.

humbles. Si l'on s'en tenait systématiquement à l'opinion défendue par Gaius et Titius, on arriverait à des absurdités patentes. Ils seraient contraints de défendre que *Vous êtes méprisable* signifie *J'ai des sentiments méprisables*, en fait que *Vos sentiments sont méprisables* signifie *Mes sentiments sont méprisables*. Mais nous n'avons pas besoin de nous attarder sur ce point, qui constitue vraiment le *pons asinorum* de notre sujet. Il serait injuste vis-à-vis de Gaius et Titius de souligner ce qui releva sans doute d'une simple étourderie.

L'écolier qui lit ce passage dans *Le Livre Vert* va croire deux choses : tout d'abord, que toutes les phrases contenant un prédicat de valeur constituent des affirmations concernant l'état émotionnel du locuteur, et par ailleurs, que toutes ces affirmations sont sans importance. Il est vrai que Gaius et Titius n'ont rien exprimé de tel explicitement. Ils n'ont fait que qualifier un prédicat de valeur particulier (*sublime*) comme décrivant les émotions de son locuteur. Le travail d'extension de ce traitement à tous les prédicats de valeur est laissé à la charge de l'élève ; et aucun obstacle n'est placé sur cette voie. Les auteurs peuvent désirer ou non cette extension ; il se peut qu'ils n'y aient même pas consacré cinq minutes de réflexion sérieuse. Je ne me préoccupe pas de ce qu'escomptent les auteurs, mais des effets que leur livre aura certainement sur l'esprit des écoliers. De même, ils n'ont pas dit que les jugements de valeur sont sans importance. Leurs mots sont que nous « *apparaissions* dire quelque chose de très important » alors qu'en réalité, nous « *ne faisons qu'exprimer* quelque chose au sujet de nos propres sentiments. » Aucun écolier ne sera en mesure de résister à la suggestion ainsi exercée sur lui par les mots *ne...que*. Je ne veux bien sûr pas dire qu'il va inférer consciemment, sur la base de cette lecture, une théorie philosophique générale selon laquelle toutes les valeurs sont subjectives et triviales. Tout le pouvoir détenu par Gaius et Titius réside dans le fait qu'ils s'occupent d'un gamin : un gamin qui pense qu'il « fait » ses « exercices d'anglais » et ne dispose d'aucune notion du fait qu'éthique, théologie et politique sont toutes en jeu. Il ne s'agit pas d'une théorie qu'ils implantent

dans son esprit, mais d'une hypothèse, qui dans dix ans, lorsque ses origines auront été oubliées et que sa présence sera inconsciente, le conditionnera à adopter un camp dans une controverse qu'il n'aura jamais même reconnue comme une controverse au départ. Je soupçonne que les auteurs eux-mêmes n'ont pas conscience de ce qu'ils font à ce gamin, et il est impossible que lui-même le sache.

Avant d'examiner les fondements philosophiques de la position adoptée par Gaius et Titius concernant la valeur, j'aimerais montrer ses résultats pratiques sur la pratique pédagogique. Dans leur quatrième chapitre, ils citent une publicité idiote pour une croisière d'agrément et s'emploient à dissuader leurs élèves de jamais faire usage du type de langage qu'elle déploie². La publicité en question nous dit que ceux qui achèteront un billet pour cette croisière vont « traverser l'océan occidental où [Drake](#), du Devon, navigua, » « partir à l'aventure à la recherche des trésors des Indes, » et revenir chez eux avec un « trésor » d'« heures dorées » et de « couleurs chatoyantes. » Bien sûr, c'est fort mal écrit ; une exploitation vénale et dérisoire des émotions d'exaltation et de plaisir ressenties par qui visite les lieux associés à ces histoires ou légendes frappantes. Si Gaius et Titius s'en tenaient à leur métier et apprenaient au lecteur (comme ils ont promis de le faire) l'art de la composition anglaise, il leur appartenait de comparer cette publicité avec des passages écrits par de grands écrivains dans lesquels cette même émotion est bien exprimée, et de montrer en quoi résident les différences.

Ils auraient pu utiliser le célèbre passage de [Johnson](#) dans *Western Islands*, qui conclut : « Cet homme n'est guère enviable, dont le patriotisme ne grandirait pas sur la plaine de Marathon, ou dont la piété ne gagnerait pas en chaleur dans les ruines d'Iona³. » Ils auraient pu utiliser ce passage de *The Prelude* où [Wordsworth](#) décrit comment l'ancienneté de Londres descendit pour la première fois

2. Ibid., p. 53.

3. *Journey to the Western Islands* (Samuel Johnson)

sur son esprit avec « Masse et puissance, Puissance croissant sous la masse »⁴. Un enseignement qui eût placé la littérature à côté de la publicité et eût véritablement su faire la différence entre le bon et le mauvais aurait été digne d'être prodigué. Il aurait contenu du sang et de la sève — les arbres de la connaissance et de la vie croissant de concert. Il aurait également eu le mérite de constituer un enseignement en matière de littérature ; un sujet sur lequel Gaius et Titius, malgré leur objectif déclaré, se font étonnamment discrets.

Leur ouvrage, en réalité, revient à indiquer que le luxueux navire de croisière ne va pas véritablement mouiller dans les eaux où Drake se rendit, que les touristes ne vivront aucune aventure, que les trésors qu'ils apporteront chez eux seront d'une nature strictement métaphorique, et qu'un séjour à [Margate](#) pourrait leur apporter « tout le loisir et le repos » dont ils ont besoin⁵. Tout ceci est très vrai ; et des talents inférieurs à ceux de Gaius et de Titius auraient suffi à le découvrir. Mais ils n'ont pas remarqué, ou n'ont pas jugé utile de mentionner, que l'on pourrait appliquer un traitement très semblable à une grande partie de la bonne littérature qui traite des mêmes émotions. Après tout, qu'est-ce que l'histoire de la chrétienté ancienne en Grande-Bretagne pouvait ajouter aux motifs de piété tels qu'ils existaient au XVIII^{ème} siècle ? L'auberge de M. Wordsworth serait-elle plus confortable, l'air de Londres serait-il plus sain, du fait que Londres existe depuis longtemps ? Ou bien, s'il existe bel et bien le moindre obstacle empêchant une critique de « démystifier » Johnson et de Wordsworth (et de Lamb, de Virgile, de Thomas Browne, et de Mr de la Mare) de la même manière que *Le Livre Vert* démystifie dans cette publicité, Gaius et Titius n'ont pas apporté le moindre élément permettant à leurs jeunes lecteurs de le déceler.

L'écolier n'apprend strictement rien de ce passage au sujet de la littérature. Mais il va très rapidement, et peut-être de manière

4. *The Prelude*, viii, 11. 549-59.

5. *Le Livre Vert*, pp. 53-55.

indélébile, acquérir l'idée que toutes les émotions suscitées par association locale sont en soi contraires à la raison et méprisables. Il n'aura aucune idée qu'on peut se montrer insensible à ce genre d'argument publicitaire de deux manières — que celui-ci laisse tout aussi insensible celui qui le dépasse que celui qui lui est inférieur — aussi bien l'homme véritablement sensible que le singe habillé qui n'aura jamais perçu l'Atlantique comme autre chose que des millions d'hectolitres d'eau salée. Deux catégories d'hommes se voient remettre en vain un faux éditorial sur le patriotisme et l'honneur : l'un est le lâche, l'autre l'homme honorable et patriote. Mais rien de cela n'est présenté à l'esprit de l'écolier. Au contraire, on l'encourage à rejeter le leurre de l'« océan occidental » en lui faisant croire très dangereusement qu'il prouvera ainsi qu'il est un malin qui ne s'en laisse pas compter. Gaius et Titius, sans rien lui enseigner sur les lettres, extirpent de son âme, bien avant qu'il soit en âge de faire un choix, la possibilité de vivre des expériences que des penseurs bien plus importants qu'eux ont tenues comme généreuses, fertiles et humaines. Mais Gaius et Titius ne sont pas seuls en cause. Dans un autre petit ouvrage, dont j'appellerai l'auteur Orbilius, je constate que la même opération, sous la même anesthésie générale, est à l'œuvre. Orbilius choisit comme objet de « démystification » un écrit idiot sur les chevaux, où ces animaux sont désignés comme « serviteurs volontaires » des premiers colons australiens⁶. Et il tombe dans le même piège que Gaius et Titius. De Ruksh et de Sleipnir, des chevaux en larmes d'Achille et du cheval de guerre dans le Livre de Job — que dis-je, de Lapin Brer et de Lapin Pierre — de la piété préhistorique de l'homme envers « notre frère le bœuf » — de tout ce que ce traitement semi-anthropomorphique des bêtes a signifié dans l'histoire humaine, et de la littérature où il trouve une expression noble ou piquante —

6. Livre écrit par Orbilius, p. 5.

il n'a pas un mot à dire⁷. Il n'aborde même pas les problèmes de la psychologie animale tels qu'ils se présentent pour la science. Il se contente d'expliquer que les chevaux ne sont pas, *secundum litteram*, intéressés par l'expansion coloniale⁸. Et voilà à quoi se résumant toutes les informations qu'il donne à connaître à ses élèves. Pourquoi le texte qu'ils lisent est mauvais, alors que d'autres, passibles du même reproche, sont bons, cela ne leur est pas expliqué. Et ils en apprennent encore beaucoup moins au sujet des deux catégories d'hommes qui sont respectivement au-dessus et au-dessous du danger présenté par de tels écrits — l'homme qui connaît et aime vraiment les chevaux, sans illusions anthropomorphiques, mais avec un amour ordonné, et le citoyen irréductible aux yeux duquel le cheval n'est guère qu'un moyen de transport dépassé. Ils auront perdu une part du plaisir qu'ils prenaient à leurs poneys et à leurs chiens; ils auront reçu quelque encouragement à la cruauté ou à la négligence; et une certaine jouissance de leur propre suffisance aura pénétré leur esprit. Telle est la leçon du jour en anglais, bien que de la langue anglaise, ils n'aient rien appris. Une autre petite fraction de l'héritage d'humanité leur aura été discrètement retirée avant qu'ils aient atteint l'âge de comprendre.

Jusqu'ici, j'ai supposé que les enseignants tels que Gaius et Titius ne comprenaient pas vraiment ce qu'ils faisaient, et ne mesureraient pas les conséquences profondes de leur entreprise. Il existe bien entendu une autre possibilité. Ce que j'ai désigné (en présumant de leur adhésion à un certain système de valeurs) comme

7. Orbilius est tellement supérieur à Gaius et Titius qu'il oppose (pp 19-22) à l'extrait condamné un passage bien écrit sur les animaux. Mais malheureusement, la seule supériorité qu'il démontre véritablement dans le second extrait est celle de la vérité factuelle. Le problème spécifiquement littéraire (l'usage et l'abus d'expressions fausses *secundum litteram*) n'est pas traité. Orbilius nous dit (p. 97) que nous devons « apprendre à distinguer les affirmations figuratives légitimes des illégitimes », mais ne nous aide guère à le faire. Dans le même temps, je me dois, pour lui faire justice, lui accorder que son travail est d'un niveau tout autre du *Livre Vert*.

8. Ibid., p. 9.

« singe habillé » et comme « citoyen irréductible » pourrait fort bien être le type d'homme qu'ils désirent produire. La différence entre nous pourrait être plus profonde encore. Ils peuvent véritablement entretenir l'idée que les sentiments humains ordinaires, concernant le passé, les animaux ou les grandes cascades sont contraires à la raison et méprisables, et devraient être éradiqués. Il se peut qu'ils comptent faire table rase de toutes les valeurs traditionnelles et recommencer à zéro. On discutera plus bas de cette position. S'il s'agit de la position de Gaius et Titius, je dois, pour le moment, me contenter d'indiquer qu'il s'agit d'une position philosophique, et non littéraire. En emplissant leur livre de ces idées, ils se sont montrés injustes envers les parents ou les directeurs d'école qui l'achètent, et qui s'attendent à un ouvrage de grammairiens professionnels, mais reçoivent celui de philosophes amateurs. Qui ne serait pas contrarié de voir son fils revenir d'un rendez-vous chez le dentiste sans qu'on ait soigné ses dents, mais la tête remplie de l'*obiter dicta* du dentiste concernant le bimétallisme ou la théorie baconienne ?

Mais je doute que Gaius et Titius aient réellement planifié, sous le couvert d'enseignement de l'anglais, de propager leur philosophie. Je pense qu'ils ont glissé dans cette position pour les raisons suivantes. En premier lieu, la critique littéraire est difficile, et ce qu'ils font réellement est nettement plus facile. Expliquer pourquoi un mauvais traitement de certaine émotion humaine constitue de la mauvaise littérature est, si l'on exclut toutes les attaques dirigées contre l'émotion elle-même est très difficile à faire. Même le Dr. Richards, qui s'attela le premier à traiter sérieusement le problème de la mauvaise littérature, a échoué à mon sens. « Démystifier » les émotions, en se fondant sur un rationalisme commun, est à la portée de tout un chacun. En second lieu, je pense que Gaius et Titius ont honnêtement pu mal comprendre les besoins éducatifs urgents du moment. Ils voient le monde qui les entoure balayé par une propagande émotionnelle — ils ont appris par tradition que la jeunesse est sentimentale — et en ont conclu que la meilleure chose

à faire est de fortifier l'esprit des jeunes contre les émotions. Ma propre expérience d'enseignant raconte l'opposé. Car pour chaque élève qui a besoin d'être préservé d'un excès de sensibilité, on en trouve trois qui ont besoin d'être réveillés de la torpeur de la froide vulgarité. La tâche de l'éducateur moderne n'est pas de raser les jungles, mais d'irriguer les déserts. La bonne défense contre les faux sentiments est d'inculquer de justes sentiments. En asséchant la sensibilité des jeunes élèves, on en fait des proies faciles pour le propagandiste lorsque celui-ci se présente. Car la nature affamée se venge, et un cœur endurci ne protège pas de manière infaillible contre une tête molle.

Mais il existe une troisième raison, plus profonde, au procédé qu'adoptent Gaius et Titius. Ils sont peut-être tout à fait disposés à reconnaître qu'une bonne éducation devrait construire certains sentiments tout en détruisant d'autres. Ils cherchent peut-être à le faire. Mais il leur est impossible d'y parvenir. Quoi qu'ils fassent, c'est le côté « démystifiant » de leur travail, et ce seul côté, qui aura véritablement un impact. Pour bien saisir cette nécessité, je dois faire une digression un moment, pour montrer que ce que l'on peut désigner comme la situation éducative de Gaius et Titius diffère de celle de leurs prédécesseurs.

Dans les temps qui précédèrent l'époque moderne, tous les enseignants, comme tout un chacun, pensaient que l'univers était tel que certaines réactions émotionnelles de notre part pouvaient être adaptées ou inadaptées à son égard — ils estimaient, en fait, que les objets ne faisaient pas que recevoir, mais pouvaient *mériter* notre approbation ou notre désapprobation, notre admiration ou notre mépris. La raison pour laquelle Coleridge fut d'accord avec le touriste qui désignait la cascade comme sublime, et s'opposa à celui qui la trouvait jolie, était bien évidemment qu'il pensait que la nature inanimée était telle que certaines réponses pouvaient être plus « justes », « ordonnées » ou « appropriées » que d'autres pour la qualifier. Et il estimait (à raison) que les touristes partageaient cette idée. L'homme qui désignait la cascade comme sublime ne

s'employait pas seulement à décrire ses propres émotions vis-à-vis de cet objet : il affirmait également que l'objet en soi *méritait* ces émotions. Mais face à une telle affirmation, il n'y avait rien à discuter. Être en désaccord avec *c'est joli*, si ces mots ne désignaient que les sentiments éprouvés par la dame, aurait été absurde : si elle avait dit *je me sens mal*, Coleridge n'aurait pu répondre *Non, je me sens tout à fait bien*. Lorsque [Shelley](#), après avoir comparé la sensibilité humaine à une lyre éolienne, ajoute qu'elle se démarque des autres lyres par son pouvoir d'« adaptation interne » qui lui permet d'« d'ajuster ses accords aux mouvements de ce qui les frappe⁹, » il partage cette même idée. « Peut-on être droit, » demande [Traherne](#), « sans être juste en accordant aux choses l'estime qui leur est due ? Toutes choses ont été conçues pour être vôtres, et vous avez été conçu pour les louer selon leur valeur¹⁰. »

[Saint Augustin](#) définit la vertu comme un *ordo amoris*, la condition ordonnée des affections selon laquelle chaque objet reçoit le juste sentiment d'amour qui lui est dû¹¹. [Aristote](#) affirme que l'objectif de l'enseignement est d'amener l'élève à aimer et haïr ce qu'il faut¹². Quand arrive l'âge de la pensée réflexive, l'élève qui a ainsi reçu l'enseignement des « affections ordonnées » ou des « justes sentiments » trouvera facilement les premiers principes de l'éthique ; mais à l'homme corrompu, ils ne seront jamais visibles et il ne pourra jamais progresser dans cette science¹³. Platon a affirmé la même chose avant lui. Le petit animal humain n'aura pas d'emblée les bonnes dispositions. Il faut lui enseigner à ressentir plaisir, affection, dégoût et haine pour les choses qui sont agréables, dignes d'affection, dégoûtantes et haïssables¹⁴. Dans *la République*, le jeune bien élevé est celui « qui verrait le plus clairement tout ce

9. *Defence of Poetry*

10. *Centuries of Meditations*, i, 12.

11. *De Civ. Dei*, xv. 22, Cf. *ibid.* ix. 5, xi. 28.

12. *Eth. Nic.* 1104 b.

13. *Ibid.* 1095 b.

14. *Laws*, 653.

qui ne va pas dans les ouvrages mal faits de l'homme ou dans les constructions mal venues de la nature, et qui accuserait et haïrait avec justesse le laid, dès ses plus jeunes années, et louerait la beauté, la recevant en son âme et se laissant nourrir d'elle, afin de devenir un homme au cœur doux. Tout ceci avant qu'il ait atteint l'âge de raison ; afin que lorsque la Raison finit par lui venir, élevé comme il l'aura été, il étendra les mains pour l'accueillir et la reconnaître en raison des affinités qu'il lui porte ¹⁵. » Dans l'hindouisme ancien, cette conduite de l'homme que l'on peut désigner comme bonne consiste à se conformer, voire à participer au *Rta* — ce grand rituel ou ordre de la nature et de la surnature qui se révèle par l'ordre cosmique, les vertus morales et le cérémonial du temple. La justesse, la correction, l'ordre, le *Rta*, est constamment identifié au *satya*, ou vérité, c'est-à-dire la correspondance avec la réalité. Comme Platon affirme que le Bon est « au-delà de l'existence » et Wordsworth que, par la vertu, les étoiles sont fortes, les maîtres indiens disent que les dieux eux-mêmes sont nés du *Rta* et lui obéissent ¹⁶.

Les Chinois également parlent d'une grande chose (la plus grande des choses) appelée *Tao*. Il s'agit de la réalité, au-delà de tout prédicat, de l'abysse qui existait avant même le Créateur. Il s'agit de la Nature, de la Voie, de la Route. C'est la Voie que suit notre univers, la Voie où les choses émergent sans fin, posément et paisiblement, dans l'espace et le temps. C'est également la Voie que devrait suivre tout homme, en imitation de cette progression cosmique et super-cosmique, en conformant toutes ses activités à ce grand exemple ¹⁷. « Dans le rituel, » disent les Entretiens, « c'est l'harmonie avec la Nature qui est prisee ¹⁸. » Les Juifs anciens louaient également la

15. *La République*, 402 a.

16. A.B. Keith, s.v. « Righteousness (Hindu) » *Enc. Religion and Ethics*, vol. x.

17. *Ibid.* vol. ii, p. 454 b ; iv. 12 b ; ix. 87 a.

18. *The Analects of Confucius*, trad. Arthur Waley, Londres, 1938, i. 12.

Loi comme « vraie »¹⁹.

Dans un souci de concision, je désignerai dorénavant cette conception, sous toutes ses formes, platonique, aristotélicienne, stoïque, chrétienne ou orientale, sous le simple nom de « *Tao* ». Peut-être certains des récits que j'en ai cités vous apparaîtront-ils comme étranges, voire magiques. Mais ils ont tous en commun une chose que nous ne pouvons pas négliger. Il s'agit de la doctrine de la valeur objective, de l'idée que certaines attitudes sont intrinsèquement vraies, et d'autres tout à fait fausses, eu égard à ce qu'est l'univers et de ce que nous sommes. Qui connaît le *Tao* peut tenir que traiter les enfants d'adorables ou les vieillards de vénérables n'est pas simplement constater un fait psychologique concernant nos propres affections parentales ou filiales du moment, mais reconnaître une qualité qui exige une certaine réponse de nous, que nous la fassions ou non. Je n'apprécie pour ma part pas la société des jeunes enfants : et comme je parle depuis l'intérieur du *Tao*, je reconnais cela comme l'un de mes défauts — tout comme un homme peut être amené à reconnaître qu'il n'a pas l'oreille musicale ou qu'il est daltonien. Et comme nos approbations et désapprobations constituent ainsi des reconnaissances d'une valeur objective ou des réponses à un ordre objectif, les états émotionnels peuvent donc se trouver en harmonie avec la raison (lorsque nous percevons que nous devrions aimer une chose sans le ressentir) ou en désaccord avec elle (lorsque nous ressentons de l'affection pour ce qui ne le mérite pas). Aucune émotion n'est en soi un jugement ; en ce sens, toutes les émotions et tous les sentiments sont alogiques. Mais ils peuvent être raisonnables ou déraisonnables, selon qu'ils

19. Psaume 119 :151. Le mot est *emeth*, « vérité ». Alors que le *Satya* des sources indiennes souligne la vérité comme une « correspondance, » l'*emeth* (en lien avec un verbe qui signifie « être ferme ») souligne plutôt la fiabilité ou la confiance que la vérité inspire. *Loyauté* et *permanence* sont suggérées par les Hébraïstes comme traductions alternatives. L'*emeth* est ce qui ne trompe pas, ne « donne » pas, ne s'altère pas, ce qui tient l'eau. (Voir T.K. Cheyne dans *Encyclopaedia Biblica*, 1914, s.v. « Truth ».)

se conforment ou non à la Raison. Le cœur ne remplace jamais la tête : mais il peut, et devrait, lui obéir.

Le monde du *Livre Vert* s'oppose frontalement à cela. Il exclut d'emblée toute possibilité qu'un sentiment soit raisonnable — ou même déraisonnable. Un sentiment ne peut être raisonnable ou déraisonnable que s'il se conforme, ou ne se conforme pas, à autre chose. Affirmer que la cascade est sublime revient à dire que notre émotion d'humilité est appropriée ou ordonnée à la réalité, et renvoie ainsi à autre chose au-delà de l'émotion ; tout comme dire qu'une chaussure est à la bonne taille bien ne parle pas uniquement de chaussures, mais également de pieds. Mais cette référence à une chose au-delà de l'émotion est exclue par Gaius et Titius de toute phrase contenant un prédicat de valeur. À leurs yeux, ce type d'affirmation ne se réfère qu'aux émotions. Et l'émotion, ainsi considérée isolément, ne peut être ni en accord, ni en désaccord avec la Raison. Elle est irrationnelle, non pas comme un paralogisme, mais comme un événement physique ; elle n'a même pas la dignité d'une erreur. Selon cette vision, le monde des faits, sans la moindre trace de valeur, et le monde des sentiments, sans la moindre trace de vérité ou de fausseté, de justice ou d'injustice, sont opposés l'un à l'autre, et aucun *rapprochement*²⁰ n'est possible.

Aussi le problème éducatif est-il totalement différent selon que vous vous situiez à l'intérieur ou à l'extérieur du *Tao*. Pour qui est à l'intérieur, la tâche consiste à former chez l'élève les réponses qui sont en soi appropriées, qu'elles soient ou non manifestées par qui que ce soit, et dans la manifestation desquelles consiste la nature même de l'homme. Pour qui vit à l'extérieur, s'il raisonne logiquement, tout sentiment doit être considéré comme non-rationnel, et semblable à une simple illusion entre nous et les objets réels. Il s'ensuit qu'il doit décider ou bien de supprimer tout sentiment, autant que possible, de l'âme de l'élève ; ou bien d'encourager certains sentiments pour des raisons qui n'ont rien à voir avec leur

20. En français dans le texte, NdT.

« justesse » intrinsèque ou leur caractère « ordonné. » Cette seconde option l'engage dans le processus douteux consistant à créer chez autrui, par la « suggestion » ou l'incantation, un mirage que sa propre raison a réussi à dissiper.

Peut-être les choses seront-elles plus claires sur la base d'un exemple concret. Lorsqu'un père romain disait à son fils que mourir pour son pays était une chose douce et seante, il croyait ce qu'il disait. Il transmettait à son fils une émotion qu'il partageait, et dont il estimait qu'elle s'accordait avec la valeur que son jugement discernait dans la noblesse du trépas. Il donnait au garçon le meilleur de lui-même, en donnant son esprit pour l'humaniser tout comme il avait donné son corps pour l'engendrer. Mais Gaius et Titius ne peuvent croire qu'en qualifiant une telle mort de douce et de seante, ils diraient « quoi que ce soit d'important sur quelque sujet que ce soit. » Leur propre méthode de démystification se retournerait contre eux s'ils essayaient de le faire. Car la mort ne se mange pas, et ne peut donc pas être *douce* au sens propre, et il est peu probable que les sensations qui la précèdent soient *douces*, même par analogie. Et quant au *decorum* — il ne s'agit que d'un mot qui décrit comment d'autres personnes ressentiront votre mort lorsqu'ils y penseront, chose qui ne se produira pas souvent, et qui ne vous apportera certes aucun bien. Gaius et Titius n'ont que deux chemins possibles face à eux. Soit ils doivent aller jusqu'au bout et démystifier ce sentiment comme n'importe quel autre, soit ils doivent se mettre au travail pour produire, depuis l'extérieur, un sentiment qu'ils estiment ne présenter aucune valeur pour l'élève et qui peut lui coûter la vie, car il est utile pour nous (les survivants) que nos jeunes hommes le ressentent. S'ils empruntent ce deuxième chemin, la différence entre l'ancienne et la nouvelle éducation sera de taille. Là où l'ancienne pratiquait une initiation, la nouvelle ne fait qu'instaurer un « conditionnement. » L'ancienne se comportait avec ses élèves de la même manière qu'un oiseau adulte se comporte avec les oisillons en leur apprenant à voler ; la nouvelle les traite de la manière dont l'éleveur de volailles traite ses poussins — en

les façonnant à ses fins, que l'oiseau n'en comprenne rien. En un mot, l'ancienne était une forme de propagation — des hommes qui transmettent leur humanité à d'autres hommes ; la nouvelle n'est faite que de propagande.

Il est à porter au crédit de Gaius et Titius qu'ils adoptent la première alternative. La propagande est leur abomination ; non parce que leur propre philosophie leur donne des raisons de la condamner ou quoi que ce soit d'autre, mais parce qu'ils sont meilleurs que leurs principes. Ils entretiennent sans doute quelque vague notion (je vais l'examiner par la suite) selon laquelle la vaillance et la bonne foi pourraient être suffisantes pour s'imposer à l'élève sur la base de raisons qu'ils désigneraient comme « rationnelles » ou « biologiques » si cela se révélait nécessaire. Dans le même temps, ils laissent le sujet de côté et poursuivent leur tâche de démystification. Mais ce chemin, bien qu'il soit moins inhumain, n'est pas moins désastreux que celui de la propagande cynique. Supposons un instant que les vertus les plus dures puissent véritablement se justifier sans recourir à aucune valeur objective. Il reste vrai qu'aucune justification de vertu ne permettra à un homme d'être vertueux. Sans l'aide des émotions formées, l'intellect est impuissant face à l'organisme animal. Je préférerais jouer aux cartes avec un homme sceptique au sujet de l'éthique, mais à qui l'on a enseigné à croire qu'« un gentleman ne triche pas, » plutôt qu'avec un philosophe à la morale irréprochable élevé au milieu de fripouilles. Au combat, ce ne sont pas les syllogismes qui maintiennent à leur poste les nerfs et les muscles réticents alors que s'ouvre la troisième heure de bombardements. Le sentimentalisme le plus cru (dont Gaius et Titius frémissent) au sujet d'un drapeau, d'un pays ou d'un régiment sera plus utile. Platon nous l'a enseigné depuis longtemps. Tout comme le Roi gouverne par son exécutif, la Raison doit en chaque homme arbitrer les simples appétits au moyen de l'« élément spirituel²¹. » La tête gouverne le ventre en passant par la poitrine —

21. *La République*, 442b, c.

le siège, comme nous l'enseigne Alanus, de la Magnanimité²², des émotions organisées par l'habitude formée en sentiments stables. Le triptyque Poitrine-Magnanimité-Sentiment — tels sont les éléments de liaison indispensables entre l'homme cérébral et l'homme viscéral. On peut même affirmer que c'est par cet élément médian que l'homme est homme; car son intellect n'est qu'esprit, et son appétit n'est qu'animal.

L'opération du *Livre Vert* et d'autres ouvrages semblables consiste à produire ce qu'on peut appeler des hommes creux. Il est scandaleux qu'on en désigne les auteurs comme des Intellectuels. Cela leur laisse la possibilité d'affirmer que qui les attaque attaque l'Intelligence. Cela n'est pas exact. Ils ne se distinguent des autres hommes ni par aucune compétence inhabituelle à découvrir la vérité, ni par aucune ardeur vierge à la poursuivre. En effet, il serait étrange qu'ils s'en distinguent; car une dévotion persévérante envers la vérité, un scrupule de l'honneur intellectuel ne peuvent se maintenir durablement sans l'aide d'un sentiment, que Gaius et Titius pourraient démystifier tout aussi facilement que n'importe quel autre. Ce n'est pas un excès de pensée qui les caractérise, mais le manque d'émotions fécondes et généreuses. Leurs têtes ne sont pas plus grosses que l'ordinaire; c'est l'atrophie de ce qu'ils ont sous la poitrine qui les fait paraître ainsi. Et durant tout ce temps — telle est la tragi-comédie de notre situation — nous continuons à réclamer avec force les qualités même que nous rendons impossibles. Il est difficile d'ouvrir un magazine sans y trouver l'affirmation que notre civilisation a besoin de plus de « pulsion, » de dynamisme, de sacrifice de soi ou de « créativité. » Avec une sorte de simplicité macabre, nous amputons l'organe et exigeons sa fonction. Nous fabriquons des hommes creux et attendons d'eux vertu et esprit d'entreprendre. Nous nous moquons de l'honneur et sommes choqués de trouver des traîtres parmi nous. Nous castrons les chevaux et attendons des hongres qu'ils soient fertiles.

22. Alanus ab Insulis. *De Planctu Naturae Prosa*, iii.

Notes de l'éditeur

Bimétallisme — utilisation de deux métaux précieux (comme l'or et l'argent) comme standard monétaire.

Théorie baconienne — théorie selon laquelle c'est Francis Bacon qui aurait écrit les pièces attribuées à Shakespeare.

Manuels scolaires élémentaires — (De l'anglais britannique des années 1940) équivalent aux ouvrages du niveau du lycée.

Dulce (doux) **Decorum** (décent ou honorable), du dicton romain *dulce et decorum est pro patria mori* « il est doux et décent de mourir pour son pays ».

Margate — zone de loisirs sur la côte Sud de l'Angleterre.

Marathon... Iona Marathon est une plaine du Sud de la Grèce, où les Athéniens vainquirent les envahisseurs perses en 490 avant J.-C. et sauvèrent la civilisation occidentale. **Iona** est une île lointaine de l'Ouest de l'Écosse, où malgré tous les périls, des moines ont préservé la foi chrétienne et une grande partie des enseignements occidentaux. Samuel Johnson voulait dire que voir ces sites célèbres, scènes d'un grand dévouement, devrait inspirer à toute bonne personne un plus grand amour de son propre pays et la foi religieuse.

Pons asinorum — [pont aux ânes](#), un théorème géométrique fondamental.

Obiter dicta — Jugements accessoires ou opinions.

Ordo amoris — ordre de l'amour.

Ruksh, Sleipnir, etc. — animaux majestueux ou adorables, en littérature.

Secundum literam — littéralement vrai.

S'en tenir à son métier (« Stick to their last » en anglais, NdT) — rester dans ses cordes, de l'expression « Le cordonnier doit s'en tenir à sa **forme** » (la forme est un modèle de pied humain, en bois ou métal).

classes supérieures des établissements scolaires (anglais britannique des années 1940) — équivalent aux classes du lycée.

Chapitre 2

La voie

C'est sur la Poitrine que travaille l'homme de bien.
— *Entretiens* de Confucius, I.2

Le résultat pratique de l'éducation dans l'esprit du *Livre Vert* doit être la destruction de la société qui l'accepte. Mais il ne s'agit pas forcément d'une réfutation du subjectivisme des valeurs, en tant que théorie. La véritable doctrine pourrait être une doctrine qui nous fait mourir si nous l'acceptons. Nul, s'exprimant depuis l'intérieur du *Tao*, ne pourrait la rejeter pour cette raison : ἐν δε φαι και ὄλεσσοῦ. Mais on n'en est pas encore là. La philosophie de Gaius et Titius présente des difficultés théoriques.

Pour subjectifs qu'ils puissent être au sujet de certaines valeurs traditionnelles, Gaius et Titius ont montré, par la seule action de l'écriture du *Livre Vert*, qu'il doit exister certaines autres valeurs au sujet desquelles ils ne sont absolument pas subjectifs. Ils écrivent pour produire certains états d'esprit au sein de la génération montante, si ce n'est pas parce qu'ils pensent que ces états d'esprit sont en soi justes ou bons, mais certainement parce qu'ils estiment qu'ils constituent le moyen d'atteindre l'état de société qu'ils considèrent comme désirable. Il ne serait pas difficile de recueillir, à partir de

divers passages du *Livre Vert*, la nature de leur idéal. Mais nous n'avons pas besoin de cela. Le point important n'est pas la nature précise de leur fin, mais le fait qu'ils poursuivent une fin quelconque. Il faut bien qu'ils en poursuivent une, faute de quoi leur livre (étant d'intention purement pratique) aura été écrit pour rien. Et cette fin doit présenter à leurs yeux une réelle valeur. S'abstenir de la désigner comme bonne et utiliser, au lieu de cela, des prédicats comme « nécessaire, » « progressif » ou « efficace » relèverait du subterfuge. Des arguments pourraient les contraindre à répondre aux questions « nécessaire à quoi ? », « progressif vers quoi ? », « efficace à quelle fin ? » ; en dernier ressort, il leur faudrait reconnaître qu'un certain état des choses est à leur avis bon en soi. Et cette fois, ils ne pourraient pas soutenir que « bon » ne fait que décrire leurs propres émotions à ce sujet. Car l'objet même de leur approbation, et cela serait une entreprise insensée ou malveillante s'ils ne tenaient pas que leur approbation est d'une manière ou d'une autre valide ou correcte.

En toute réalité, on s'aperçoit que Gaius et Titius sont d'un dogmatisme totalement dépourvu d'esprit critique, les tenants de l'ensemble du système de valeurs qui fut en vogue dans la jeunesse instruite des classes moyennes durant la période de l'entre-deux

guerres¹. Leur scepticisme à l'égard des valeurs n'est que de surface : il s'applique aux valeurs des autres ; ils sont loin d'en faire usage sur leurs propres valeurs. Et ce phénomène est très courant. Nombreux sont ceux, parmi les « démystificateurs » des valeurs traditionnelles ou « sentimentales » (comme ils disent), qui entretiennent en arrière-plan leurs propres valeurs qu'ils estiment ne pas avoir à être soumises à leur processus de démystification. Ils affirment écarter la croissance parasitaire des émotions, des jugements religieux, et des tabous hérités, afin que les valeurs « réelles » ou « fondamentales » puissent émerger. Je vais ici chercher à distinguer ce qui se produit si l'on pratique sérieusement cette opération.

Maintenons notre attention sur l'exemple précédent — celui de mourir pour une cause juste — non pas, bien sûr, que la vertu soit la seule valeur ni que le martyre soit la seule vertu, mais parce qu'il s'agit de l'*experimentum cruci* qui met le mieux en lumière les différents systèmes de pensée. Supposons qu'un Innovateur en

1. La véritable philosophie (peut-être inconsciente) de Gaius et Titius apparaît clairement si l'on met en opposition les deux listes suivantes de désapprobation et d'approbation.

A. *Désapprobations* : L'appel d'une mère demandant à son enfant d'être « courageux » est « dépourvu de sens » (*Livre Vert*, p. 62). La référence au mot « gentleman » est « extrêmement vague » (*ibid.*). « Désigner un homme comme lâche ne nous apprend rien sur ses actions » (p. 64). Les sentiments concernant un pays ou un empire sont des sentiments « sans objet particulier » (p. 77).

B. *Approbations* : Ceux qui préfèrent les arts de la paix à ceux de la guerre (il n'est pas précisé en quelles circonstances) sont tels que « nous pouvons vouloir les désigner comme des hommes sages » (p. 65). On attend de l'élève qu'« il croie en une vie communautaire démocratique » (p. 67). « Le contact avec les idées d'autres personnes est, comme nous le savons, salutaire » (p. 86). La raison d'être des salles de bains (« que les gens sont plus sains et plus agréables à fréquenter lorsqu'ils sont propres ») est « trop évidente pour qu'il soit besoin d'en parler » (p. 142). On verra que le confort et la sécurité, telles qu'on les connaît dans une rue de faubourgs en temps de paix, sont les valeurs ultimes : les choses qui seules peuvent produire ou spiritualiser le confort et la sécurité sont tournées en dérision. L'homme ne vit que de pain, et la source ultime du pain est la camionnette du boulanger : la paix compte davantage que l'honneur et peut être préservée en raillant les colonels et en lisant les journaux.

matière de valeurs considère le *dulce et decorum* et la maxime *il n'est de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie* comme de simples sentiment irrationnels qu'il convient d'écarter pour atteindre le niveau « réaliste » ou « fondamental » de cette valeur. Où va-t-il trouver un tel fondement ?

Il pourrait pour commencer affirmer que la véritable valeur réside dans l'utilité d'un tel sacrifice pour la communauté. « Le bien, » pourrait-il dire, « signifie ce qui est utile à la communauté. » Mais bien sûr, la mort de la communauté n'est pas utile à la communauté — seulement la mort de certains de ses membres. Ce que l'on veut dire, c'est que la mort de certains hommes est utile à d'autres hommes. Rien de plus vrai. Mais sur quel fondement demande-t-on à certains hommes de mourir pour le bénéfice d'autrui ? Tout appel à la fierté, à l'honneur, à la honte ou à l'amour est exclu par hypothèse. Y recourir constituerait un retour aux sentiments, et la mission de l'Innovateur est, cela une fois écarté, d'expliquer à des hommes, par un pur raisonnement, pourquoi il est justifié qu'ils meurent pour que d'autres puissent vivre. Il peut dire qu'« à moins que certains d'entre nous ne *risquent* la mort, nous sommes tous *certain*s de mourir. » Mais cela ne sera vrai que dans certains cas ; et même lorsque cela est vrai, cela appelle la contre-question tout à fait raisonnable : « Pourquoi serais-je de ceux qui encourent ce risque ? »

À ce stade, l'Innovateur peut se demander pourquoi, après tout, l'égoïsme devrait être plus « rationnel » ou « intelligent » que l'altruïsme. Cette question est la bienvenue. Si, par le mot Raison, nous entendons le processus utilisé par Gaius et Titius lorsqu'ils entreprennent leur démystification (c'est-à-dire la connexion par inférence de propositions, dérivées en dernier ressort des données sensorielles, avec des propositions plus éloignées), la réponse doit être que refuser de se sacrifier n'est pas plus rationnel que le consentement à le faire. Et pas moins rationnel non plus. Aucun des deux choix n'est rationnel — ni irrationnel. On ne peut tirer aucune conclusion « pratique » des propositions concernant les seuls faits.

Cela va préserver la société ne peut pas déboucher sur *fais le* sans la médiation du *il faut préserver la société*. *Cela va te coûter la vie* ne peut déboucher directement sur *Ne le fais pas* : on ne peut parvenir à cette conclusion que par un désir ressenti ou à un devoir d'auto-préservation. L'Innovateur essaie de parvenir à une conclusion formulée à l'impératif à partir de prémisses formulées à l'indicatif ; et même s'il s'y emploie jusqu'à la fin des temps, il ne peut y parvenir, car la chose est impossible. On doit donc soit étendre le mot Raison pour lui faire intégrer ce que nos ancêtres désignaient sous le nom de Raison Pratique, et reconnaître que les jugements tels que *il faut préserver la société* (bien qu'ils ne puissent se justifier par le type de raisonnement que Gaius et Titius exigent) ne sont pas de simples sentiments, mais constituent la rationalité elle-même ; soit abandonner sur-le-champ, et à jamais, toute tentative de trouver un noyau de valeur « rationnelle » derrière tous les sentiments que nous avons démystifiés. L'Innovateur n'adoptera pas la première alternative, car les principes connus de tous comme Raison constituent simplement le *Tao* qu'il s'est donné pour tâche de remplacer. Il est plus probable qu'il abandonne la quête d'un noyau « rationnel » et se mette en quête d'un autre terrain encore plus « fondamental » et « réaliste. »

Il pensera sans doute avoir trouvé ce fondement dans l'Instinct. La préservation de la société, et celle de l'espèce, sont des fins qui ne dépendent pas du fil précaire de la Raison ; elles sont données par l'Instinct. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'opposer d'arguments à qui ne les reconnaît pas. Nous sommes instinctivement poussés à préserver notre propre espèce. C'est la raison pour laquelle les hommes doivent œuvrer pour la postérité. Nous n'avons aucune pulsion instinctive de tenir nos promesses ou de respecter la vie à titre individuel ; c'est pourquoi les scrupules de justice et d'humanité — en fait le *Tao* — peuvent être balayés lorsqu'ils entrent en conflit avec notre véritable fin, la préservation de l'espèce. C'est, là encore, la raison pour laquelle la situation moderne permet et exige une nouvelle moralité sexuelle ; les anciens tabous servaient

un dessein réel, celui de la préservation de l'espèce, mais les contractifs ont changé la donne, et on peut désormais abandonner de nombreux tabous. Car, bien sûr, le désir sexuel, étant instinctif, doit être satisfait dès lors qu'il n'entre pas en conflit avec la préservation de l'espèce. Il semble, en réalité, qu'une éthique fondée sur l'instinct donne à l'Innovateur tout ce qu'il veut, et ne lui impose rien qu'il ne souhaite.

Nous n'avons en réalité pas progressé d'un seul pas. Je ne vais pas insister sur le fait que l'Instinct est un nom désignant ce que nous ne savons pas (dire que les oiseaux migrateurs s'orientent d'instinct ne revient qu'à dire que nous ignorons comment ils s'orientent), car je pense qu'il est ici utilisé dans un sens assez défini, pour désigner une impulsion non réfléchie ou spontanée largement éprouvée par les membres d'une espèce donnée. En quel sens l'Instinct, ainsi conçu, nous aide-t-il à trouver des valeurs « réelles » ? Affirme-t-on que nous *devons* obéir à l'Instinct, que nous ne pouvons agir autrement ? Mais si tel est le cas, pourquoi écrit-on les *Livres Verts* et autres ouvrages du même genre ? Pourquoi ce flot d'exhortations pour nous pousser là où nous ne pouvons qu'aller ? Pourquoi tant d'éloges pour ceux qui se sont soumis à l'inévitable ? Ou bien affirme-t-on que si nous obéissons à l'Instinct, nous serons heureux et satisfaits ? Mais la question même que nous examinons était celle de faire face à la mort qui (pour autant que l'Innovateur le sache) supprime toute possibilité de satisfaction ; et si nous avons un désir instinctif pour le bien de la postérité, ce désir, de par sa nature même, ne peut jamais être satisfait, car son objectif n'est atteint, s'il l'est jamais, qu'après notre mort. Il semble bien que l'Innovateur devrait dire non pas que nous devons obéir à l'Instinct, ni que nous obtiendrons satisfaction en le faisant, mais qu'il nous *faut* lui

obéir².

2. L'effort le plus déterminé que je connaisse visant à construire une théorie de la valeur sur la base de la « satisfaction des impulsions » est celui du Dr. I.A. Richards (*Principles of Literary Criticism*, 1924). La vieille objection à la définition de la valeur comme satisfaction est le jugement de valeur universel selon lequel « il vaut mieux être un Socrate insatisfait qu'un porc satisfait. » Pour répondre à cela, le Dr. Richards s'efforce de montrer que nos impulsions peuvent se classer en une hiérarchie et que certaines satisfactions peuvent être préférées à d'autres sans recourir à d'autre critère que celui de la satisfaction. Il y parvient par la doctrine selon laquelle certaines impulsions sont plus « importantes » que d'autres — une impulsion *importante* étant une dont la frustration entraîne la frustration d'autres impulsions. Une bonne systématisation (c'est-à-dire la bonne vie) consiste à satisfaire autant d'impulsions que possible ; ce qui implique de satisfaire les « importantes » aux dépens des « non-importantes. » Les objections à ce schéma me semblent être au nombre de deux :

(I) Sans théorie d'immortalité, il ne reste aucune place pour la valeur d'une mort noble. On peut bien sûr affirmer qu'un homme qui a sauvé sa vie par trahison souffrira de frustration durant toute sa vie. Mais assurément pas de la frustration de *toutes* ses impulsions ? Alors que l'homme mort ne jouira d'*aucune* satisfaction. Ou soutient-on que, n'ayant aucune impulsion insatisfaite, il est en meilleure posture que l'homme vivant mais déshonoré ? Ce point soulève immédiatement la seconde objection.

(II) La valeur de la systématisation se juge-t-elle par la présence de satisfactions ou par l'absence d'insatisfactions ? Le cas extrême est celui de l'homme mort dont les satisfactions et insatisfactions (selon l'opinion moderne) sont toutes deux égales à zéro, face au traître survivant qui peut continuer de manger, boire, dormir, se gratter et s'accoupler, même s'il ne peut plus entretenir d'amitié, d'amour ou de respect de soi. Mais la question se présente également à d'autres niveaux. Supposons que *A* n'ait que 500 impulsions et que toutes soient satisfaites, et que *B* ait 1200 impulsions dont 700 sont satisfaites et 500 insatisfaites ; lequel jouit de la meilleure systématisation ? La préférence du Dr. Richards ne fait aucun doute — il fait même l'éloge de l'art en affirmant qu'il nous « rend insatisfaits » des rudesses ordinaires ! (op. cit., p. 230). La seule trace que j'aie pu déceler d'un fondement philosophique pour cette préférence est l'affirmation selon laquelle « plus complexe est une activité, plus consciente elle est » (p. 109). Mais si la satisfaction est la seule valeur, pourquoi l'accroissement de la conscience serait-il bon ? Car la conscience est la condition de toutes les insatisfactions ainsi que de toutes les satisfactions. Le système du Dr. Richards ne soutient en rien sa préférence véritable (qui est également la nôtre) pour la vie civile par rapport à la vie sauvage, pour l'humain sur l'animal — ni même pour la vie sur la mort.

Mais pourquoi devrions-nous obéir à l'Instinct ? Existe-t-il un autre instinct, d'un ordre plus élevé, nous enjoignant à le faire, et un troisième d'un ordre encore supérieur nous enjoignant d'obéir à *celui-là* ? — une régression infinie d'instincts ? C'est sans doute impossible, mais rien d'autre ne saurait faire l'affaire. De l'affirmation concernant le fait psychologique « j'ai une impulsion à agir ainsi, » nous ne pouvons par aucun artifice dériver le principe pratique « je devrais obéir à cette impulsion. » Même s'il était vrai que les hommes ont une impulsion spontanée et irréfléchie à sacrifier leur propre vie pour la préservation de leurs semblables, la question de savoir s'il s'agit d'une impulsion qu'ils doivent contrôler ou à laquelle ils doivent se livrer reste entièrement distincte. Car même l'Innovateur reconnaît que de nombreuses impulsions (celles qui s'opposent à la préservation de l'espèce) doivent être contrôlées. Et cette reconnaissance nous introduit à une difficulté encore plus fondamentale.

Nous enjoindre à obéir à l'Instinct revient à nous enjoindre à obéir « aux gens. » Les gens disent des choses diverses ; les instincts également. Nos instincts sont en guerre les uns contre les autres. Si l'on tient que l'instinct de préservation de l'espèce devrait toujours être suivi aux dépens des autres instincts, d'où tirons-nous cette règle de priorité ? Écouter cet instinct parlant en sa propre cause et le voir se prononcer en sa propre faveur serait plutôt simpliste. Chaque instinct, si on l'écoute, réclamera d'être satisfait aux dépens de tout le reste. Par l'action même d'écouter un instinct plutôt que les autres, on préjuge déjà du cas. Si l'on n'apportait pas à l'examen de nos instincts une connaissance de leur dignité comparative, on n'apprendrait jamais rien d'eux. Et cette connaissance ne peut en soi être instinctive : le juge ne peut être l'une des parties jugées ; ou alors la décision ne vaut rien, et on n'a aucune raison de placer la préservation de l'espèce au-dessus de l'auto-préservation ou de l'appétit sexuel.

L'idée selon laquelle, sans faire appel à un arbitre plus élevé que les instincts eux-mêmes, on puisse trouver des raisons de pré-

férer un instinct aux autres, à la vie dure. Nous nous emparons de mots inutiles ; nous l'appelons instinct « de base », « fondamental », « originel » ou « profond. » Cela ne nous avance à rien. Soit ces mots dissimulent un jugement de valeur porté *en amont* de l'instinct et ne découlant donc pas *de* lui, soit ils se contentent d'enregistrer l'intensité de sa présence, la fréquence de son action et sa large diffusion. Dans le premier cas, tout le projet de fonder la valeur sur l'instinct a été abandonné ; dans le second, ces observations concernant les aspects quantitatifs d'un événement psychologique ne débouchent sur aucune conclusion pratique. C'est le vieux dilemme. Soit les prémisses dissimulaient déjà un impératif,

soit la conclusion doit rester cantonnée à l'indicatif³.

Enfin, il est utile de rechercher s'il *existe* bien quelque instinct de se soucier de la postérité ou de la préservation de l'espèce. Je ne le perçois pas en moi ; en dépit du fait que je sois un homme

3. Les expédients désespérés auxquels est réduit qui s'échine à fonder la valeur sur les faits sont bien illustrés par le destin du Dr. C.H. Waddington dans *Science and Ethics*. Le Dr. Waddington explique ici que « l'existence est sa propre justification » (p. 14) et écrit : « Une existence essentiellement évolutive est en soi la justification d'une évolution vers une existence plus compréhensive » (p. 17). Je doute que le Dr. Waddington soit véritablement à l'aise avec cette idée, car il tente de recommander le cours de l'évolution sur trois autres motifs que sa simple occurrence, (a) Que les stades ultérieurs intègrent ou « comprennent » les antérieurs, (b) Que l'image de l'Évolution de T.H. Huxley ne vous révoltera pas si vous la considérez d'un point de vue « actuariel », (c) Que, de toute façon, après tout, ce n'est pas si grave qu'on le dit (« pas moralement offensant au point que nous ne puissions l'accepter », p.18). Ces trois palliatifs font plus honneur au cœur du Dr. Waddington qu'à sa tête, et me semblent abandonner la position principale. Si on fait l'éloge de l'Évolution (ou du moins on l'excuse) sur la base de toute caractéristique qu'elle manifeste, nous recourons à un standard extérieur et la tentative de faire de l'existence sa propre justification a été abandonnée. Si cette tentative est maintenue, pourquoi le Dr. Waddington se concentre-t-il sur l'Évolution, c'est-à-dire sur une phase temporaire de l'existence organique sur une planète ? C'est un point de vue « géocentrique. » Si le Bon équivaut à « Tout ce que la Nature se trouve faire, » alors nous devrions certainement considérer ce que la Nature fait comme un ensemble ; et la Nature comme un ensemble, si je comprends bien, œuvre constamment et irrémédiablement à l'extinction de toute vie dans toutes les parties de l'univers, si bien que l'éthique du Dr. Waddington, une fois épurée de son penchant inexplicable vers un sujet aussi étriqué que la biologie tellurienne, ne nous laisserait comme seul devoir que le meurtre et le suicide. Et cela même, je le reconnais, m'apparaît comme une objection encore moindre que l'écart entre le premier principe du Dr. Waddington et les jugements de valeur réellement portés par les hommes. Donner de la valeur à quoi que ce soit, uniquement du fait de sa survenue, revient à vénérer la réussite, comme les *Quisling* ou les hommes de Vichy. On a déjà conçu de philosophies plus mauvaises, mais jamais d'aussi vulgaires. Je suis loin de suggérer que le Dr. Waddington agisse dans le monde réel selon la même prostration obséquieuse devant le *fait accompli*. Espérons que *Rasselas*, chap. 22, donne la juste image de ce que sa philosophie donne dans l'action. (« Le philosophe, supposant le reste vaincu, se leva et partit avec l'air d'un homme qui a coopéré avec le système actuel »).

plutôt enclin à penser à l'avenir lointain — un homme pouvant lire M. [Olaf Stapledon](#) avec délectation. Je trouve beaucoup moins facile de croire que la majorité des gens qui se sont assis en face de moi dans le bus ou qui ont fait la queue avec moi ressentent une impulsion irréfléchie à mener la moindre action pour l'espèce humaine, ou pour la postérité. Seules des personnes ayant suivi une formation particulière ont à l'esprit l'idée même de « postérité. » Il est difficile d'attribuer à l'instinct notre attitude envers un objet qui n'existe que chez les hommes réfléchis. Ce dont la nature nous dote est une impulsion à préserver nos propres enfants et petits-enfants ; une impulsion qui devient progressivement faible à mesure que l'imagination se projette vers l'avant et finit par s'éteindre dans les « déserts du vaste avenir. » Aucun parent guidé par cet instinct ne songerait un seul instant à opposer les droits de leurs hypothétiques descendants à ceux du bébé qui gazouille et gigote dans la pièce. Ceux qui parmi nous acceptent le *Tao* peuvent, peut-être, affirmer qu'ils devraient le faire ; mais cela n'est pas ouvert à qui traite l'instinct comme source de valeur. Lorsque nous passons de l'amour maternel à une planification rationnelle de l'avenir, nous quittons le domaine de l'instinct et pénétrons celui du choix et de la réflexion ; et si l'instinct est la source de la valeur, planifier l'avenir devrait être moins respectable et moins obligatoire que le babillage de bébé et le bercement de la meilleure mère, ou des anecdotes les plus niaisées d'un père gâteau. Si nous devons nous fonder sur l'instinct, ces choses sont la substance, et le souci de la postérité n'est que l'ombre — l'énorme ombre vacillante du bonheur de la chambre d'enfant projeté sur l'écran d'un avenir inconnu. Je ne dis pas que cette projection est une mauvaise chose ; je ne pense pas que l'instinct soit le siège du fondement des jugements de valeur. Il est absurde d'affirmer que votre préoccupation pour la postérité trouve sa justification dans l'instinct, puis de flouter à chaque occasion le seul instinct sur lequel elle pourrait être censée reposer, en retirant presque l'enfant du sein pour le mettre à la crèche ou au jardin d'enfants dans l'intérêt du progrès et du devenir

de la race.

Il apparaîtrait enfin clairement que l'Innovateur ne peut, ni par des opérations sur des propositions factuelles, ni par des appels à l'instinct, trouver le fondement d'un système de valeurs. Aucun des principes dont il a besoin ne peut s'y trouver ; mais il peut les trouver ailleurs. « Ses frères sont à l'intérieur des quatre mers » (xii. 5) dit Confucius du *Chün-tzu*, le *cuor gentil* ou le gentilhomme. *Humani nihil a me alienum puto* dit le Stoïque. « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fit, » dit Jésus. « L'humanité doit être préservée, » dit Locke⁴. Tous les principes pratiques sous-jacents à la thèse de l'Innovateur pour la postérité, la société ou l'espèce y résident depuis des temps immémoriaux dans le *Tao*. Mais ils ne sont nulle part ailleurs. À moins de les accepter sans question comme au monde de l'action ce que les axiomes sont au monde théorique, vous ne pouvez avoir aucun principe pratique d'aucune sorte. Il n'est pas possible de les établir comme des conclusions ; ce sont des prémisses. On peut, puisqu'ils ne peuvent fournir, pour eux-mêmes, aucune « raison » du genre à faire taire Gaius et Titius, les considérer comme des sentiments ; mais il faut alors abandonner la distinction entre valeur « réelle » ou « rationnelle » et valeur sentimentale. Toute valeur sera sentimentale ; et il faut reconnaître (sous peine d'abandonner toute valeur) que tout sentiment n'est pas « purement » subjectif. On peut en revanche les considérer comme rationnels — et même comme la rationalité elle-même — comme des choses aussi manifestement raisonnables qu'elles ne demandent ni n'admettent de preuve. Mais alors il vous faut admettre que la Raison peut être pratique, qu'un *impératif* ne saurait être récusé sous prétexte qu'il ne peut produire quelque *constat* comme caution. Si rien ne va de soi, rien ne peut être prouvé. De même, si rien n'est obligatoire en soi, rien du tout n'est obligatoire.

Il apparaîtra aux yeux de certains que je n'ai fait que rétablir sous un autre nom ce qu'ils ont toujours entendu en parlant

4. Voir en [Annexe](#).

d'instinct basique ou fondamental. Mais il s'agit de bien plus que d'un simple choix de mots. L'Innovateur s'en prend aux valeurs traditionnelles (le *Tao*) pour défendre ce qu'il considère au départ être (selon un sens particulier) les valeurs « rationnelles » ou « biologiques ». Mais comme nous l'avons vu, toutes les valeurs qu'il utilise pour attaquer le *Tao*, et qu'il affirme même lui substituer, sont elles-mêmes dérivées du *Tao*. S'il avait réellement commencé à partir de zéro, en dehors de toute tradition humaine de valeur, aucun tour de passe-passe n'aurait pu le faire avancer d'un pouce vers l'idée qu'un homme devrait mourir pour la communauté ou œuvrer pour la postérité. Si le *Tao* tombe, toutes ses propres conceptions de valeur tombent avec lui. Aucune d'entre elles ne peut prétendre à une autorité autre que celle du *Tao*. Ce n'est que par de telles bribes du *Tao* dont il a hérité qu'il est même en mesure de l'attaquer. La question se pose donc de savoir de quel titre il dispose pour en accepter certains morceaux et en rejeter d'autres. Car si les morceaux qu'il rejette sont sans autorité, ceux qu'il conserve n'en ont pas non plus ; si ce qu'il conserve est valide, ce qu'il rejette l'est tout autant.

L'Innovateur, par exemple, tient en haute estime les droits de la postérité. Il ne peut obtenir aucun droit valable pour la postérité par l'instinct ou (au sens moderne) par la raison. En réalité, c'est du *Tao* qu'il dérive notre devoir envers la postérité ; notre devoir de faire le bien à tous les hommes est un axiome de la Raison Pratique, et notre devoir de faire le bien à nos descendants en découle clairement. Mais dès lors, dans toute forme du *Tao* qui nous est parvenue, aux côtés du devoir envers les enfants et descendants, se trouve le devoir envers les parents et les ancêtres. De quel droit rejetons-nous l'un pour accepter l'autre ? L'Innovateur peut également mettre en avant la valeur économique. Vêtir et nourrir les gens est la grande finalité, et dans sa poursuite, on peut écarter les scrupules concernant la justice et la bonne foi. Le *Tao* est bien sûr en accord avec lui concernant l'importance de vêtir et nourrir les gens. À moins que l'Innovateur n'utilise lui-même le

Tao, n'aurait jamais entendu parler d'un tel devoir. Mais à côté de celui-ci, au sein du *Tao*, se trouvent les devoirs de justice et de bonne foi qu'il est prêt à démystifier. Quel est son fondement ? Il peut être chauvin, racialement, nationaliste à l'extrême, soutenant que l'avancée de son propre peuple est l'objet devant lequel tout le reste devrait céder. Mais aucune forme d'observation factuelle, aucun appel à l'instinct, ne lui donnera de fondement pour cette option. De nouveau, il la dérive en réalité du *Tao* ; un devoir envers notre lignée, parce qu'il s'agit de notre lignée, relève de la moralité traditionnelle. Mais à côté de celui-ci, au sein du *Tao*, et lui posant des limites, se trouvent les inflexibles exigences de justice, et la règle selon laquelle, à long terme, tous les hommes sont frères. D'où l'Innovateur tire-t-il l'autorité de faire son choix ?

Faute de trouver de réponse à ces questions, j'en tire les conclusions qui suivent. Cette chose que j'ai appelée par commodité le *Tao*, et que d'autres peuvent appeler Loi Naturelle, Moralité Traditionnelle, Premiers Principes de Raison Pratique ou Premières Platitudes, ne figure pas parmi une série de systèmes de valeur possibles. Elle est l'unique source de tout jugement de valeur. Si on la rejette, on rejette avec elle toute valeur. Si l'on conserve fût-ce qu'une seule valeur, on la conserve également. Toute tentative de la réfuter et d'ériger un nouveau système de valeur à sa place est contradictoire. Dans l'histoire du monde, il n'a jamais existé, ni n'existera jamais, de jugement de valeur radicalement neuf. Ce qui prétend constituer de nouveaux systèmes ou (comme ils disent) « idéologies » n'est fait que de fragments issus du *Tao* lui-même, arbitrairement arrachés à leur contexte, puis gonflés jusqu'à la mesure dans leur isolement, mais dont la validité ne relève pas moins du *Tao* et de lui seul. Si mon devoir envers mes parents relève de la superstition, il en va de même de mon devoir envers mes descendants. Si la justice est une superstition, il en va de même de mon devoir envers mon pays et ma race. Si la poursuite de la connaissance scientifique est une valeur réelle, il en va de même de la fidélité conjugale. La rébellion des idéologies nouvelles contre

le *Tao* est une rébellion des branches contre l'arbre ; si les rebelles parvenaient à leurs fins, ils découvriraient qu'ils se sont détruits eux-mêmes. L'esprit humain n'a pas plus le pouvoir d'inventer une nouvelle valeur que d'imaginer une nouvelle couleur primaire, ou de créer un nouveau soleil et un nouveau ciel pour qu'il y évolue.

Cela signifie-t-il dès lors qu'aucun progrès dans nos perceptions des valeurs ne peut jamais se produire ? Que nous soyons liés à jamais à un code immuable, donné une fois pour toutes ? Et est-il possible, quoi qu'il en soit, de parler d'obéir à ce que j'appelle le *Tao* ? Si nous regroupons, comme je l'ai fait, les moralités traditionnelles de l'Orient et de l'Occident, chrétiennes, païennes et juives, n'allons-nous pas découvrir nombre de contradictions et quelques absurdités ? Je le reconnais. Une certaine critique, une certaine élimination des contradictions, et même un certain développement authentique sont nécessaires. Mais ces critiques sont de deux ordres très différents.

Un théoricien du langage peut examiner sa langue maternelle comme depuis l'extérieur, considérant son génie comme une chose n'ayant aucune prise sur lui et se faisant l'avocat de modifications profondes de son idiome et de son orthographe dans l'intérêt de la commodité commerciale ou de la précision scientifique. C'est une chose. Un grand poète, qui a « aimé, et a bien été nourri dans sa langue maternelle, » peut également pratiquer de grandes modifications dans sa langue, mais ses changements sont pratiqués dans l'esprit de la langue elle-même : il travaille depuis l'intérieur. La langue qui subit ces changements en a également inspiré les changements. C'est une chose différente — aussi différente que les œuvres de Shakespeare le sont de l'anglais de base. Il s'agit de la différence entre la modification depuis l'intérieur et la modification depuis l'extérieur ; entre l'organique et le chirurgical. De la même manière, le *Tao* admet le développement depuis l'intérieur. Il existe une différence entre un progrès moral réel et une simple innovation. Du confucéen « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse » au chrétien « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse, »

il existe un réel progrès. La moralité de Nietzsche est une simple innovation. La première est un progrès car quiconque ne reconnaît pas la validité de l'ancienne maxime ne trouverait de raison d'accepter la nouvelle, et quiconque acceptant l'ancienne maxime reconnaîtra sur-le-champ la nouvelle comme une extension du même principe. S'il la rejetait, il devrait la rejeter comme superflue, comme allant trop loin, pas comme purement hétérogène par rapport à ses propres idées sur la valeur. Mais l'éthique nietzschéenne ne peut être acceptée que si l'on accepte de se débarrasser de la morale traditionnelle, considérée comme une simple erreur, puis se mettre en position de ne trouver aucun fondement au moindre jugement de valeur. C'est la différence entre un homme qui nous dit : « Vous aimez vos légumes modérément frais ; pourquoi ne pas faire pousser vos propres légumes pour les avoir parfaitement frais ? » et un homme qui dit : « Jetez cette miche de pain et essayez plutôt de manger des briques et des centipèdes. »

Ceux qui comprennent l'esprit du *Tao* et qui ont été dirigés par cet esprit peuvent le modifier dans les directions que l'esprit lui-même exige. Eux seuls peuvent connaître ces directions. L'observateur extérieur ne sait rien de cette affaire. Ses tentatives de modification, comme nous l'avons vu, se contredisent elles-mêmes. Loin de pouvoir, en pénétrant jusqu'à son esprit, harmoniser les contradictions de sa lettre, il ne fait que s'accrocher à un précepte isolé, sur lequel les aléas du temps et du lieu ont par hasard attiré son attention, et le pousse jusqu'à l'absurde — pour des raisons qu'il est lui-même incapable de justifier. C'est depuis l'intérieur du *Tao* lui-même que vient l'autorité de modifier le *Tao*. C'est ce que signifiait Confucius lorsqu'il dit : « Auprès de ceux qui suivent une Voie différente, il est inutile de prendre conseil⁵. » C'est pour cela qu'Aristote affirmait que seuls ceux qui ont été bien élevés peuvent utilement étudier l'éthique ; pour l'homme corrompu, l'homme qui vit hors du *Tao*, le point de départ même de cette science est in-

5. *Entretiens de Confucius*, xv. 39.

visible⁶. Il peut se montrer hostile, mais il ne peut apporter de critique : il ne connaît pas la nature de ce qui est discuté. C'est pourquoi il est également dit : « Ce peuple qui ne connaît pas la Loi est maudit »⁷ et « L'incroyant sera condamné. »⁸. Un esprit ouvert, pour les questions qui ne sont pas ultimes, est utile. Mais un esprit ouvert concernant les fondements ultimes de la Raison Théorique ou de la Raison Pratique est idiot. Si l'esprit de l'homme est ouvert sur ces sujets, qu'au moins sa bouche se taise. Il ne peut rien dire d'utile. Hors du *Tao*, il n'y a pas lieu de critiquer soit le *Tao*, soit quoi que ce soit d'autre. Dans les cas particuliers, sans doute être délicat de décider où s'arrête la critique interne légitime et où commence la critique extérieure fatale. Mais dès lors qu'un précepte de la moralité traditionnelle est simplement sommé de produire ses titres de légitimité, comme si la charge de la preuve incombait à lui seul, c'est que nous nous sommes placés sur le mauvais terrain. Le réformateur légitime s'efforce de montrer que le précepte en question entre en conflit avec quelque précepte que ses défenseurs admettent comme plus fondamental, ou qu'il n'incarne pas réellement le jugement de valeur qu'il prétend incarner. L'attaque frontale directe — « Pourquoi ? » — « À quoi cela sert-il ? » — « Qui l'a dit ? » — n'est jamais permise ; non pas parce qu'elle est dure ou offensante, mais parce qu'aucune valeur ne peut se justifier à ce niveau. Si vous persistez dans ce genre d'épreuve, vous détruisez toutes les valeurs, et détruisez ainsi les bases de votre propre critique aussi bien que la chose critiquée. Il ne faut pas tenir un pistolet sur la tempe du *Tao*. Il ne faut pas non plus reporter l'obéissance à un précepte jusqu'à ce que ses lettres de légitimité aient été examinées. Seuls ceux qui pratiquent le *Tao* le comprendront. C'est l'homme bien nourri, le cœur gentil, et lui

6. *Eth. Nic.* 1095 b, 1140 b, 1151 a.

7. Jean 7 :49. L'orateur le dit par malice, mais avec davantage de vérité qu'il ne le pense. Cf. Jean 13 :51.

8. Marc 16 :16.

seul, qui peut reconnaître la Raison lorsqu'elle vient⁹. C'est Paul, le pharisien, l'homme « irréprochable quant à la Loi, » qui apprend où et comment cette Loi était déficiente¹⁰. Pour éviter tout malentendu, j'ajouterai que, bien que je sois moi-même théiste, et même chrétien, je ne tente ici aucune argumentation indirecte en faveur du théisme. Je soutiens simplement que si nous voulons avoir des valeurs du tout, nous devons accepter les vérités premières ultimes de la Raison Pratique comme ayant une validité absolue : que toute tentative, après être devenue sceptique à leur égard, de réintroduire la valeur à un niveau inférieur sur une base soi-disant plus « réaliste, » est vouée à l'échec. Que cette position implique ou non une origine surnaturelle pour le Tao est une question dont je ne me soucie pas ici.

Mais alors, comment demander à l'esprit moderne d'accepter les conclusions auxquelles nous sommes parvenus? Ce *Tao* que, semble-t-il, nous devons traiter comme un absolu, est simplement un phénomène comme un autre — la réflexion sur l'esprit de nos ancêtres du rythme agricole suivant lequel ils vivaient ou même de leur physiologie. Nous savons déjà en principe comment ces choses sont produites : nous en connaissons bientôt les détails ; en fin de compte, nous serons capables de les produire à volonté. Bien sûr, tant que nous ne savions pas comment les esprits étaient façonnés, nous acceptions ce bagage mental comme un fait brut, et même comme un maître. Mais de nombreuses choses, dans la nature, qui jadis furent nos maîtres, sont devenues nos serviteurs. Pourquoi pas ceci? Pourquoi notre conquête de la nature doit-elle s'arrêter ainsi, en révérence stupide, devant cette parcelle de « nature » finale et résistante, que jusqu'à présent on a appelé la conscience de l'homme? Vous nous menacez de quelque désastre obscur si nous en sortons ; mais nous avons été menacés de la sorte par les obscurantistes à chaque étape de notre progression, et à chaque fois,

9. *La République*, 402 A.

10. Philippiens 3 :6

cette menace s'est révélée fausse. Vous dites que nous n'aurons plus aucune valeur si nous sortons du *Tao*. Très bien : nous découvrirons sans doute que nous pouvons vivre tout à fait confortablement sans elles. Traitons toutes les idées de ce que nous devons faire comme une simple survivance psychologique intéressante : sortons de tout cela et mettons-nous simplement à agir comme il nous plaira. Décidons par nous-mêmes ce que l'homme doit être, et façonnons le ainsi ; non pas sur quelque terrain de valeur imaginée, mais parce que nous voulons qu'il soit ainsi. Après avoir maîtrisé notre environnement, maîtrisons-nous désormais nous-mêmes et choisissons notre propre destinée.

Il s'agit d'une position tout à fait possible : et l'on ne peut accuser ceux qui la tiennent de se contredire comme les sceptiques hésitants qui continuent d'espérer trouver des valeurs « réelles » après avoir démystifié les valeurs traditionnelles. C'est un rejet complet du concept de valeur. Je devrai y consacrer un autre cours.

Notes de l'éditeur

Cuor gentil — un cœur noble.

έν δε φαι και ὄλεσσου — « en de faei kai dlessou »
« Fais-nous périr dans la lumière ».

Dulce (doux) **Decorum** (décent ou honorable), du dicton romain *dulce et decorum est pro patria mori* « il est doux et décent de mourir pour son pays ».

Humani nihil a me alienum puto — de Terrence : *homo sum ; humani nihil a me alienum puto* : « Je suis un homme ; et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Éthique nietzschéenne — « la fin justifie les moyens », philosophie du « gagner à tout prix » ; le point de départ de sa philosophie est son propre désir, et non la réalité ; il est nihiliste.

Olaf Stapledon — célèbre auteur de science fiction (1886-1950) dont les principaux ouvrages comptent *Last and First Men*, *Darkness and the Light* et *Star Maker*.

Théiste — Croyant en un ou plusieurs dieux, comme les Chrétiens, les Juifs, les Musulmans, les Hindous ou les Zoroastristes.

Chapitre 3

L'Abolition de l'Homme

Mon esprit fut frappé de cette pensée brûlante : quoi qu'il pût dire et pour flatteur qu'il fût, une fois qu'il m'amènerait chez lui, il me vendrait comme esclave.

— John Bunyan

« La conquête de la Nature par l'Homme » est une expression souvent usitée pour décrire la progression des sciences appliquées. « L'homme a défoncé la Nature, » s'est laissé dire un de mes amis il y a peu. Dans leur contexte, ces mots présentent une certaine beauté tragique, car le locuteur mourait de tuberculose. « Peu importe, » dit-il, « que je figure parmi les pertes. Bien sûr, il y a des pertes du côté des gagnants comme du côté des perdants. Mais cela ne change rien au fait qu'ils sont en train de gagner. » J'ai choisi cette histoire comme point de départ pour bien faire comprendre que je ne souhaite pas déprécier ce qui est vraiment bénéfique dans le processus décrit comme « conquête de l'Homme, » et encore moins tout le dévouement et l'abnégation réels qui ont contribué à le rendre possible. Mais cela dit, je dois poursuivre en analysant cette conception d'un peu plus près. En quel sens l'Homme est-il doté d'un pouvoir croissant sur la Nature ?

Examinons trois exemples typiques : l'avion, la radio, et le contraceptif. Dans une communauté civilisée, en temps de paix, quiconque peut les payer peut les utiliser. Mais on ne peut affirmer au sens strict que ce faisant, il exerce son propre pouvoir individuel sur la Nature. Si je vous paye pour me porter, je ne suis pas pour autant un homme fort. L'une ou l'ensemble des trois choses que j'ai mentionnées peut être retirée à certains hommes par d'autres hommes — ceux qui possèdent les sources de production, ou ceux qui fabriquent les biens. Ce que nous désignons comme pouvoir de l'Homme est, en réalité, un pouvoir possédé par certains hommes qui peuvent, ou non, permettre à d'autres hommes d'en profiter. De même, en ce qui concerne les pouvoirs manifestés par l'avion ou la radio, l'Homme est autant le patient ou le sujet que le détenteur, car il est aussi bien la cible des bombes que de la propagande. Et concernant les contraceptifs, il y a un sens paradoxal, négatif, dans lequel toutes les générations futures sont les patients ou les sujets d'un pouvoir exercé par ceux qui sont déjà vivants. Par la seule contraception, on leur refuse l'existence ; par la contraception utilisée comme moyen de reproduction sélective, ils sont, sans qu'on ait sollicité leur consentement, rendus tels qu'une génération, pour ses propres raisons, peut préférer. De ce point de vue, ce que nous désignons comme pouvoir de l'Homme sur la Nature s'avère constituer un pouvoir exercé par certains hommes sur d'autres hommes, la Nature n'en étant que l'instrument.

C'est évidemment un lieu commun de se plaindre que les hommes ont jusqu'à ce jour mal utilisé, ou utilisé contre leurs semblables, les pouvoirs que la science leur a accordés. Mais ce n'est pas là ce que je cherche à dire. Je ne parle pas de corruptions particulières ou d'abus qu'un accroissement de la vertu morale pourrait guérir ; j'examine ce que la chose désignée comme « pouvoir de l'Homme sur la Nature » doit toujours et essentiellement être. Sans doute l'image pourrait-elle être modifiée par une propriété publique des matières premières et des usines et par un contrôle public des recherches scientifiques. Mais à moins de disposer d'un État mondial,

cela signifiera toujours le pouvoir d'une nation sur les autres. Et même au sein d'un État mondial ou d'une nation, cela impliquera (par principe) le pouvoir des majorités sur les minorités, et (dans les faits) d'un gouvernement sur le peuple. Et tous les exercices de pouvoir, sur le long terme, surtout en matière de reproduction, doivent signifier le pouvoir des premières générations sur les suivantes.

Ce dernier point n'est pas toujours assez souligné, parce que ceux qui écrivent sur les questions sociales n'ont pas encore appris à imiter les physiciens en intégrant systématiquement le Temps aux autres dimensions. Pour comprendre pleinement ce que signifie le pouvoir de l'Homme sur la Nature, et donc le pouvoir de certains hommes sur d'autres hommes, nous devons nous représenter la race déployée dans le temps depuis la date de son apparition jusqu'à celle de son extinction. Chaque génération exerce un pouvoir sur ses successeurs ; et chacune, en ce qu'elle modifie l'environnement qui lui a été légué et se rebelle contre la tradition, résiste et limite le pouvoir de ses prédécesseurs. Ceci modifie l'image qui est parfois dépeinte d'une émancipation progressive à l'égard de la tradition et d'une maîtrise toujours plus grande des processus naturels, censées aboutir à un accroissement continu de la puissance humaine. En réalité, bien sûr, si jamais une génération parvient, par l'eugénisme et l'éducation scientifique, au pouvoir de faire de ses descendants ce qu'il lui plaît, tous ceux qui vivront après elle subiront ce pouvoir. Ils en sont affaiblis, et non renforcés ; car bien que nous ayons mis entre leurs mains des machines magnifiques, nous aurons pré-déterminé la manière dont ils devront les utiliser. Et si, comme on peut quasiment en être certain, l'âge qui a ainsi atteint le pouvoir maximal sur la postérité était également celui le plus émancipé de la tradition, il serait engagé dans la réduction du pouvoir de ses prédécesseurs presque aussi radicalement que celui de ses successeurs. Et nous devons également rappeler que, indépendamment de cela, plus une génération est tardive — plus proche elle vit de la date à laquelle l'espèce s'éteint — moins elle aura de pouvoir en

direction de l'avenir, car ses sujets seront moins nombreux. Il n'est donc pas question d'un pouvoir résidant dans la race comme un tout croissant régulièrement tant que la race survit. Les derniers hommes, loin d'hériter du pouvoir, seront, plus que tous les autres, soumis à la main morte des grands planificateurs et conditionneurs, et seront ceux qui exerceront le moins de pouvoir sur l'avenir.

L'image véritable est celle d'un âge dominant — supposons le centième siècle après J.-C. — qui résiste le mieux aux âges précédents et domine tous les âges à suivre de la manière la plus irrésistible, et est ainsi le véritable maître de l'espèce humaine. Mais alors, au sein de cette génération maîtresse (elle-même une minorité infinitésimale de l'espèce), le pouvoir sera exercé par une minorité plus réduite encore. La conquête de la Nature par l'Homme, si les rêves des planificateurs scientifiques sont réalisés, signifie la domination de quelques centaines d'hommes sur des milliards et des milliards d'hommes. Il n'y a ni ne peut y avoir de simple augmentation de pouvoir du côté de l'Homme. Chaque nouveau pouvoir gagné *par* l'homme est également un pouvoir *sur* l'homme. Chaque avancée l'affaiblit autant qu'elle le renforce. En chaque victoire, outre d'être le général qui triomphe, il est également le prisonnier qui suit le char du triomphateur.

Je n'examine pas encore si le résultat total de ces victoires ambivalentes est une bonne ou une mauvaise chose. Je ne fais qu'établir ce que signifie véritablement la conquête par l'Homme de la Nature, et surtout la phase finale de cette conquête qui, peut-être, n'est pas si éloignée. La phase finale est atteinte lorsque l'Homme, par eugénisme, par conditionnement pré-natal, et par une éducation et une propagande fondées sur une psychologie appliquée parfaite, a obtenu le plein contrôle sur lui-même. La nature *humaine* sera la dernière partie de la Nature à se rendre à l'Homme. Alors, la bataille sera gagnée. Nous aurons « saisi le fil de vie de la main de *Clotho* » et serons alors libres de faire de notre espèce ce qu'il nous plaira qu'elle soit. La bataille sera indéniablement gagnée. Mais qui, précisément, l'aura gagnée ?

Car le pouvoir de l'Homme de se façonner comme il lui plaît signifie, comme nous l'avons vu, le pouvoir de certains hommes de faire des autres hommes ce qu'*ils* désirent. À tous les âges, sans aucun doute, les soins et l'instruction ont, en un certain sens, tenté d'exercer ce pouvoir. Mais la situation que nous devons envisager sera nouvelle à deux égards. En premier lieu, le pouvoir sera considérablement accru. Jusqu'à présent, les projets des éducateurs n'ont atteint que fort peu de leurs objectifs et, en effet, lorsque nous les lisons — comment Platon aurait fait de chaque nourrisson « un bâtard nourri dans un bureau », comment Elyot aurait veillé à ce que le garçon ne croise aucun homme avant l'âge de sept ans et, après cela, aucune femme¹ — et comment Locke veut que les enfants aient des chaussures qui prennent l'eau et aucun talent pour la poésie² — nous pouvons bien remercier l'obstination bénéfique des vraies mères, des vraies nourrices et (par-dessus tout) des vrais enfants d'avoir préservé la race humaine avec la santé d'esprit qui lui reste encore. Mais les fabricateurs d'hommes du nouvel âge seront armés des pouvoirs d'un État omniscient et d'une technique scientifique irrésistible ; nous aurons enfin une race de conditionneurs qui pourront vraiment tailler toute la postérité dans la forme qu'il leur plaira.

La seconde différence est encore plus importante. Dans les systèmes anciens, le genre d'homme que les éducateurs voulaient for-

1. *The Boke Named the Governour*, I. iv : « Tous les hommes, à l'exception des médecins seulement, devraient être exclus et tenus éloignés de la chambre d'enfant. » I. vi. « Après qu'un enfant a atteint l'âge de sept ans... le plus sûr conseil est de le soustraire à la compagnie des femmes. »

2. *Some Thoughts concerning Education*, §7 : « Je conseillerais aussi que ses pieds soient lavés tous les jours à l'eau froide, et que ses chaussures soient si minces qu'elles puissent prendre l'eau et laisser entrer l'eau aussitôt qu'il s'en approche. » §174 : « S'il a une veine poétique, c'est pour moi la chose la plus étrange du monde que le père désire ou permette qu'elle soit chérie ou développée. Il me semble que les parents devraient s'efforcer de l'étouffer et de la réprimer autant que possible. » Pourtant, Locke est l'un de nos auteurs les plus raisonnables concernant l'éducation.

mer et les raisons pour lesquelles ils voulaient le former étaient tous deux prescrits par le *Tao* — une norme à laquelle les éducateurs eux-mêmes étaient soumis et dont ils ne se sentaient pas libres de s'écarter. Ils ne façonnaient pas les hommes selon un modèle de leur choix. Ils transmettaient ce qu'ils avaient reçu ; ils initiaient le jeune néophyte au mystère de l'humanité qui les dominait, eux comme lui. Ce n'était que de vieux oiseaux apprenant à voler à des jeunes. Cela va changer. Les valeurs ne sont plus désormais que de simples phénomènes naturels. Les jugements de valeur doivent être produits chez l'élève dans le cadre du conditionnement. Quelque *Tao* qui soit sera le produit, et non le motif, de l'éducation. Les conditionneurs se sont émancipés de tout cela. Il s'agit d'une partie supplémentaire de la Nature qu'ils ont conquise. Les sources dernières de l'action humaine ne sont plus, à leurs yeux, quelque chose de donné. Ils ont renoncé à y obéir — à l'instar de l'électricité ; c'est la fonction des Conditionneurs de les maîtriser, et non de leur obéir. Ils savent comment *produire* la conscience, et décident de quel type de conscience ils vont produire. Ils se positionnent en dehors, au-dessus. Car nous sommes en présence de la dernière phase de la lutte de l'Homme contre la Nature. La victoire finale a été remportée. La nature humaine a été conquise — et bien entendu, a conquis, selon le sens dans lequel on veut désormais prendre les mots.

Dès lors, les Conditionneurs vont choisir le type de *Tao* artificiel qu'ils vont, pour leurs propres bonnes raisons, produire au sein de la race humaine. Ils sont les motivateurs, les créateurs de motifs. Mais par quoi vont-ils eux-mêmes être motivés ?

Pour un temps, peut-être, par des survivances, au sein de leur propre esprit, de l'ancien *Tao* « naturel. » Ainsi, au départ, ils pourront se considérer comme des serviteurs et gardiens de l'humanité et penser qu'ils ont un « devoir » de lui faire du « bien. » Mais ce n'est que par confusion qu'ils pourront se maintenir dans cet état. Ils comprennent le concept de devoir comme résultat de certains processus qu'ils peuvent désormais contrôler. Leur victoire a

précisément consisté à émerger de l'état dans lequel ils subissaient l'action de ces processus, pour entrer dans l'état où ils les utilisent comme des outils. L'une des choses qu'ils doivent désormais décider est de savoir s'ils vont, ou non, conditionner le reste d'entre nous afin que nous conservions l'ancienne idée du devoir et les anciennes réactions à cette idée. Comment le devoir peut-il les aider à décider ? Le devoir lui-même est mis en accusation ; il ne peut pas non plus être juge. Et le « bon » ne s'en sort pas mieux. Ils savent fort bien comment produire une bonne dizaine de conceptions différentes du bien en nous. La question est de savoir laquelle, si tant est qu'il y en ait une, ils devraient produire. Aucune conception du bien ne peut les aider à décider. Il est absurde de choisir l'un des termes de la comparaison et d'en faire l'étalon.

Il apparaîtra aux yeux de certains lecteurs que j'invente une difficulté factice pour mes Conditionneurs. D'autres critiques, plus crédules, pourront poser la question : « Pourquoi supposez-vous que ces hommes seront aussi mauvais ? » Mais je ne suppose pas que ces hommes soient mauvais. C'est plutôt qu'ils ne sont pas (au sens ancien) des hommes du tout. Ils sont, si vous voulez, des hommes qui ont sacrifié leur part d'humanité traditionnelle pour se consacrer à la tâche de décider ce que signifiera désormais l'« Humanité. » Le « bien » et le « mal, » appliqués à eux, sont des mots sans contenu ; car c'est d'eux que le contenu de ces mots sera désormais tiré. Et leur difficulté n'a rien de factice. Nous pourrions supposer qu'il est possible d'affirmer « Après tout, la plupart d'entre nous veulent plus ou moins les mêmes choses — manger, boire, avoir des rapports sexuels, s'amuser, jouir des arts et de la science, et avoir la vie la plus longue possible pour l'individu et pour l'espèce. Qu'ils disent simplement, C'est cela que nous apprécions, et qu'ils mettent en place le conditionnement des hommes de la manière la plus apte à le produire. Quel est le problème ? » Mais cela ne constitue pas une réponse. En premier lieu, il est faux que nous apprécions tous les mêmes choses. Mais même si tel était le cas, quel motif incitera les Conditionneurs à mépriser les plaisirs et à mener une

vie de labeur pour que nous, et les générations futures, ayons ce qui nous plaît ? Leur devoir ? Mais c'est uniquement le *Tao*, qu'ils peuvent décider de nous imposer, mais qui ne peut pas être valide à leurs yeux. S'ils l'acceptent, ils ne façonnent plus la conscience, mais restent ses sujets, et leur conquête finale de la Nature ne sera pas réellement accomplie. La préservation de l'espèce ? Mais pourquoi l'espèce devrait-elle être préservée ? L'une des questions qui se posent à eux est de savoir si ce sentiment envers la postérité (ils savent fort bien comment il est produit) doit ou non être maintenu. Aussi loin, ou aussi bas qu'ils aillent, ils ne trouveront aucune base sur laquelle se tenir. Chaque motif sur lequel ils essaient d'agir devient immédiatement *petitio*. Ce n'est pas que ces hommes soient mauvais. Ce ne sont pas du tout des hommes. En sortant du *Tao*, ils sont entrés dans le néant. Et leurs sujets ne sont pas nécessairement des hommes malheureux. Ce ne sont pas des hommes du tout : ce sont des artefacts. La conquête finale de l'Homme s'est avérée être l'Abolition de l'Homme.

Mais les Conditionneurs vont agir. En affirmant ci-avant que tous leurs motifs vont leur faire défaut, j'aurais dû préciser tous les motifs, à l'exception d'un seul. Tous les motifs affirmant quelque validité autre que celle de leur poids émotionnel ressenti à un moment donné leur feront défaut. Tout hormis le *sic volo, sic jubeo* a été dissous par l'explication. Mais ce qui n'a jamais revendiqué l'objectivité ne peut être détruit par la subjectivité. L'impulsion de me gratter lorsque ça me démange, ou de tout démonter quand je suis curieux, résiste au dissolvant qui anéantit ma justice, mon honneur ou mon souci de la postérité. Après que tout ce qui affirme « C'est bien » a été démystifié, reste ce qui dit « Je veux. » On ne peut le faire exploser, ni « voir à travers, » car il n'a jamais eu la moindre prétention. Les Conditionneurs doivent donc être motivés simplement par leur propre plaisir. Je ne parle pas ici de l'influence corruptrice du pouvoir, ni de la crainte que les Conditionneurs ne dégénèrent sous ce pouvoir. Les mots même *corruption* ou « dégénérescence » supposent l'existence d'une doctrine de valeur et

perdent donc tout sens dans ce contexte. Mon sujet est que ceux qui se tiennent hors de tout jugement de valeur ne peuvent avoir aucun fondement à préférer l'une de leurs propres impulsions à une autre, en dehors de la force émotionnelle de cette impulsion.

On peut légitimement espérer que parmi les impulsions qui se lèvent dans les esprits ainsi vidés de tout motif « rationnel » ou « spirituel, » certaines seront bienveillantes. J'ai personnellement beaucoup de doutes concernant l'idée que ces impulsions bienveillantes, départies de cette préférence et de cet encouragement que le *Tao* nous enseigne à leur accorder, et laissées à leur seule force et fréquence naturelles en tant qu'événements psychologiques, auront beaucoup d'influence. Je doute fort que l'histoire nous montre un exemple d'un homme qui, ayant quitté la moralité traditionnelle et accédé au pouvoir, ait utilisé ce pouvoir de manière bienveillante. Je suis enclin à penser que les Conditionneurs haïront les conditionnés. Bien qu'ils considèrent comme une illusion la conscience artificielle qu'ils produisent en nous leurs sujets, ils percevront pourtant qu'elle crée en nous une illusion de sens pour nos vies qui soutient avantageusement la comparaison avec la futilité de la leur : ils nous envieront, comme les eunuques envient les hommes. Mais je n'insiste pas sur cette idée, car il s'agit d'une pure conjecture. Ce qui n'en est pas une est que notre espoir d'un bonheur « conditionné » repose sur ce qu'on appelle habituellement « le hasard » — le hasard qui fera que des impulsions bienveillantes puissent dans l'ensemble prédominer chez nos Conditionneurs. Car en l'absence du jugement « la Bienveillance est une bonne chose » — c'est-à-dire, sans retour au *Tao* — ils ne peuvent avoir aucune raison de promouvoir ou de stabiliser ces impulsions plutôt que n'importe quelle autre. Par la logique de leur position, ils doivent simplement prendre leurs impulsions comme elles se présentent, au hasard. Et le Hasard ici signifie la Nature. C'est de l'hérédité, de la digestion, du temps qu'il fait, et de l'association des idées, que les motifs des Conditionneurs jailliront. Leur rationalisme extrême, en « voyant à travers » tous les motifs « rationnels, » fait

d'eux des créatures d'un comportement totalement irrationnel. Si vous n'obéissez pas au *Tao*, et ne vous suicidez pas, la soumission à l'impulsion (et donc, sur le long terme, à la pure « nature ») est la seule voie qui vous reste.

Ainsi, au moment de la victoire de l'Homme sur la Nature, nous trouvons l'ensemble de la race humaine soumise à quelques individus, et ces individus soumis à ce qui en eux est purement « naturel » — à leurs impulsions irrationnelles. La Nature, sans entraves de valeurs, règne sur les Conditionneurs, et à travers eux, sur toute l'humanité. La conquête de la Nature par l'Homme s'avère, au moment de son couronnement, la conquête de l'Homme par la Nature. Chaque victoire qu'il nous a semblé remporter nous a amenés, étape par étape, à cette conclusion. Tous les revers apparents de la Nature n'auraient été que des retraits tactiques. Nous pensions la repousser alors qu'elle nous attirait vers l'avant. Ce qui nous semblait être des mains levées était en réalité des bras ouverts pour nous ensermer à jamais. Si le monde pleinement planifié et conditionné (avec son *Tao* comme pur produit de la planification) venait à exister, la Nature ne serait plus troublée par l'espèce rétive qui s'est révoltée contre elle depuis des millions d'années, ne sera plus perturbée par sa charlatanerie sur la vérité, la pitié, la beauté ou le bonheur. *Ferum victorem cepit*; et si l'eugénisme est suffisamment efficace, il n'y aura pas de seconde révolte, et tout sera bien douillet sous les Conditionneurs, et les Conditionneurs sous elle, jusqu'à ce que la lune tombe sur la terre ou que le soleil devienne froid.

Certains pourront trouver cette idée plus claire si je la présente différemment. La Nature est un mot qui revêt des significations variées, que l'on peut bien comprendre en examinant ses divers opposés. Le Naturel s'oppose à l'Artificiel, au Civil, à l'Humain, au Spirituel et au Supernaturel. L'Artificiel ne nous intéresse pas ici. Mais en prenant les opposés restants, je pense qu'on peut se faire une idée générale de ce que les hommes désignent comme Nature, et de ce qu'ils lui opposent. La Nature semble être ce qui est spatial et temporel, par distinction avec ce qui l'est moins complètement,

ou pas du tout. Elle semble être le monde de la quantité, par opposition au monde de la qualité; des objets face à la conscience; du contraint, par opposition à ce qui est complètement ou partiellement autonome; de ce qui ne connaît aucune valeur face à ce qui possède et perçoit des valeurs; des causes efficaces (ou, dans certains systèmes modernes, de l'absence totale de causalité) par opposition aux causes finales. J'estime que lorsque nous comprenons une chose de manière analytique, puis que nous la maîtrisons et l'utilisons pour notre propre convenance, nous l'abaïssons au rang de « Nature » : nous suspendons nos jugements de valeur à son égard, nous ignorons sa cause finale (si elle en a une), et nous la traitons en termes de quantité. Cette répression de certains éléments de ce qui serait, autrement, notre réaction complète face à elle, est parfois très nette, voire pénible : il nous faut surmonter quelque chose avant de pouvoir disséquer un cadavre ou un animal vivant. Ces objets *résistent* au mouvement de l'esprit selon lequel nous les poussons dans le monde de la seule Nature. Mais dans d'autres cas aussi, un prix semblable est réclamé pour notre savoir analytique et notre pouvoir de manipulation, même si nous ne le comptons plus. Nous ne considérons pas les arbres comme des *dryades* ou comme de beaux objets lorsque nous les coupons en rondins; le premier homme qui l'a fait a peut-être payé ce prix vivement, et les arbres qui saignent de Virgile et de Spenser peuvent être des échos lointains de ce sentiment primitif d'impiété. Les étoiles ont perdu leur divinité avec le développement de l'astronomie, et le Dieu Mourant n'a pas sa place dans l'agriculture chimique. Aux yeux de beaucoup, sans doute, ce processus constitue simplement la découverte progressive que le monde réel est différent de ce à quoi nous nous attendions, et la vieille opposition à Galilée ou aux « pilleurs de tombe » relève simplement de l'obscurantisme. Mais l'histoire ne se résume pas à cela. Ce ne sont pas les plus grands scientifiques modernes qui ont le plus la certitude que l'objet, privé de ses qualités et ramené à la seule quantité, est entièrement réel. Les petits scientifiques, et les petits adeptes non-scientifiques de

la science, peuvent le penser. Les grands esprits savent très bien que l'objet, ainsi traité, est une abstraction artificielle, que quelque chose de sa réalité a été perdu.

De ce point de vue, la conquête de la Nature apparaît sous un nouveau jour. Nous réduisons les choses à la seule Nature *afin de* pouvoir les « conquérir. » Nous conquérons toujours la Nature, *parce que* la « Nature » est le nom de ce que nous avons, dans une certaine mesure, conquis. Le prix de la conquête est de traiter une chose comme la pure Nature. Chaque conquête sur la Nature augmente son domaine. Les étoiles ne s'inscrivent dans la Nature que dès lors que nous pouvons les peser et les mesurer ; l'âme ne s'inscrit dans la Nature que lorsque nous pouvons la psychanalyser. La conquête de pouvoirs *sur* la Nature est aussi l'abandon des choses à la Nature. Tant que ce processus n'atteint pas son étape finale, nous pouvons bien penser que les gains dépassent les pertes. Mais dès lors que nous entrons dans la phase finale, consistant à réduire notre propre espèce au niveau de la simple Nature, l'ensemble du processus devient inepte, car cette fois, l'être qui est censé y gagner et l'être sacrifié se confondent. Il s'agit de l'un des nombreux exemples où pousser un principe jusqu'à ce qui semble sa conclusion logique produit une absurdité. C'est comme l'histoire de ce célèbre Irlandais qui, ayant découvert qu'un certain type de poêle divise par deux sa consommation de fuel, en conclut qu'installer deux poêles de ce type lui permettra de se chauffer sans une seule goutte de fuel. C'est le marché du magicien : abandonner notre âme, en échange d'un pouvoir. Mais une fois livrée notre âme, c'est-à-dire nous-mêmes, le pouvoir ainsi conféré ne nous appartiendra en rien. Nous serons en réalité esclaves et marionnettes de ce à quoi nous avons cédé notre âme. Il relève du pouvoir de l'Homme de se traiter lui-même comme un simple « objet naturel », et de traiter ses propres jugements de valeur comme des matières premières modifiables à l'envi par des manipulations scientifiques. Ce qui s'oppose à ce qu'il agisse ainsi n'est pas que cette perspective (à l'instar du premier jour en salle de dissection) soit pénible et

choquante tant que nous n'y sommes pas habitués. La douleur et le choc constituent tout au plus un avertissement ainsi qu'un symptôme. La véritable objection est que si l'homme choisit de se traiter lui-même comme matière première, il va devenir matière première ; non pas une matière première manipulée par lui-même, comme il se l'imagine naïvement, mais par le seul appétit, c'est à dire, la seule Nature, en la personne de ses Conditionneurs déshumanisés.

Nous avons essayé, à l'instar de Lear, d'avoir les deux à la fois ; à la fois de renoncer à notre prérogative humaine et de la conserver. C'est chose impossible. Ou bien nous sommes un esprit rationnel obligé à jamais d'obéir aux valeurs absolues du *Tao*, ou bien nous sommes la pure nature pétrie et reconditionnée sous de nouvelles formes pour le plaisir de maîtres qui doivent par hypothèse, n'avoir d'autre motif que leurs propres impulsions « naturelles. » Seul le *Tao* apporte une loi d'action humaine commune qui peut dominer à égalité les gouvernants et les gouvernés. Une croyance dogmatique en une valeur objective est nécessaire à l'idée même d'une règle qui ne relève pas de la tyrannie ou d'une obéissance qui ne relève pas de l'esclavage.

Je ne pense pas uniquement ici à nos ennemis publics du moment, et sans doute pas même principalement à eux. Le processus qui, si on ne l'arrête pas, va abolir l'Homme se poursuit chez les Communistes et les Démocrates aussi bien que chez les Fascistes. Les méthodes peuvent (au départ) varier par leur brutalité. Mais bien des scientifiques à l'œil doux et au pince-nez, bien des dramaturges populaires, bien des philosophes amateurs parmi nous, reviennent en fin de compte au même point que les dirigeants nazis de l'Allemagne : les valeurs traditionnelles doivent être « démythifiées, » et l'humanité retaillée selon quelque forme nouvelle à la volonté (laquelle doit, par hypothèse, être arbitraire) de quelques individus privilégiés, d'une génération privilégiée qui a appris à le faire. L'idée que nous pouvons inventer à notre gré des « idéologies, » et le traitement subséquent de l'humanité comme simple $\omega\lambda\eta$, échantillons, préparations, commence à affecter jusque notre

langage. Jadis, nous tuions les mauvais gens ; désormais, nous éliminons les éléments insociaux. La vertu est devenue l'*intégration* et la diligence *dynamisme*, et les garçons dignes d'une commission sont de « potentiels matériaux d'officier. » Le plus admirable de tout, les vertus de frugalité et de tempérance, et même d'intelligence ordinaire, sont de la *résistance à la vente*.

La signification véritable de ce qui est à l'œuvre a été dissimulée par l'utilisation de l'abstraction « Homme ». Non que le mot Homme soit nécessairement une pure abstraction. Au sein du *Tao*, tant que nous y restons, nous découvrons que la réalité concrète dans laquelle participer est véritablement humaine ; la véritable volonté commune et la raison commune de l'humanité, vivantes et croissant comme un arbre, se ramifiant, au fil des situations, en applications toujours nouvelles, pleines de beauté et de dignité. Tant que nous nous exprimons depuis le *Tao*, nous pouvons parler de l'Homme disposant d'un pouvoir sur lui-même, en un sens vraiment analogue à la maîtrise de soi de l'individu. Mais au moment où nous en sortons et considérons le *Tao* comme un pur produit subjectif, cette possibilité disparaît. Ce qui est aujourd'hui commun à tous les hommes n'est qu'un universel abstrait, un plus petit dénominateur commun, et la conquête de soi par l'homme signifie simplement la domination des Conditionneurs sur le matériau humain conditionné, ce monde de post-humanité que, les uns sciemment, les autres inconsciemment, presque tous les hommes, dans toutes les nations, travaillent à faire advenir.

Je ne peux rien dire pour empêcher des gens de décrire cette démonstration comme une attaque contre la science. Je réfute bien entendu cette accusation ; et les vrais Philosophes Naturels (quelques-uns sont en vie) comprendront qu'en défendant la valeur, je défends *inter alia* la valeur de la connaissance, qui doit mourir comme toute autre quand ses racines dans le *Tao* sont coupées. Mais je peux aller plus loin que cela. Je suggère même que le remède pourrait venir de la Science elle-même.

J'ai décrit comme un « marché de magicien » le processus selon

lequel l'homme cède objet sur objet, et finalement se cède lui-même, à la Nature, en échange du pouvoir. Et je pense ce que j'ai dit. Le fait que le scientifique ait réussi après l'échec du magicien a établi un tel contraste entre eux dans la pensée populaire que le récit véridique de la naissance de la Science en a été faussé. On trouvera même des gens pour décrire un XVI^{ème} siècle où la Magie serait une survivance médiévale et la Science le nouveau mouvement propre à l'emporter. Qui a étudié la période comprend mieux les choses. La Magie était fort rare au Moyen-Âge ; les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles marquèrent l'apogée de la Magie³. La tentative sérieuse de pratiquer la magie et la tentative sérieuse de pratiquer la science sont jumelles ; la première était malingre, et mourut, la seconde, forte, prospéra. Mais elles étaient jumelles. Elles naquirent de la même impulsion. Je concède que certains des premiers scientifiques (mais certainement pas tous) furent mus par un pur amour du savoir. Mais à l'examen de l'esprit de cette période dans son ensemble, on distingue l'impulsion dont je parle.

Il existe une chose qui unit la magie et la science appliquée, tout en séparant les deux de la sagesse des âges plus anciens. Pour l'ancien homme sage, le problème cardinal consistait à savoir comment conformer l'âme à la réalité, et la solution résidait dans la connaissance, l'auto-discipline et la vertu. Pour la magie comme pour la science appliquée, le problème est de savoir comment soumettre la réalité aux désirs des hommes ; la solution est une technique ; et les deux disciplines, dans la pratique de cette technique, sont prêtes à réaliser des actions jusqu'alors considérées comme dégoûtantes et impies — comme déterrer et mutiler les morts.

Si l'on compare le principal héraut de la nouvelle ère (Bacon) au Faust de Marlowe, les ressemblances sont frappantes. On lira chez certains critiques que Faust a soif de connaissance. En réalité, il n'en parle qu'à peine. Ce n'est pas la vérité qu'il recherche

3. [Newton](#) est resté dans l'histoire comme un scientifique fondateur, mais n'en a pas moins mené de considérables travaux en alchimie, NdT.

auprès des démons, mais l'or, les armes et les femmes. « Tout ce qui se meut entre les pôles tranquilles lui sera assujetti » et « un magicien solide est un dieu puissant. »⁴ Suivant le même esprit, Bacon condamne ceux qui considèrent la connaissance comme une fin en soi ; cela, à ses yeux, revient à utiliser une maîtresse pour son plaisir à la place d'une épouse pour la procréation.⁵ Le véritable but est de donner à l'Homme le pouvoir d'accomplir tout ce qui est possible. Il rejette la magie du fait qu'elle ne fonctionne pas⁶ ; mais il partage l'objectif du magicien. Dans *Paracelsus*, les personnages du magicien et du scientifique sont combinés. Il ne fait aucun doute que ceux qui fondèrent véritablement la science moderne étaient le plus souvent ceux dont l'amour de la vérité dépassait l'amour du pouvoir ; en tout mouvement mixte, l'efficacité provient des bons éléments, et non des mauvais. Mais la présence d'éléments mauvais n'est pas sans rapport avec la direction prise par l'efficacité. Il serait peut-être excessif de dire que le mouvement scientifique moderne fut entaché dès sa naissance ; mais je pense qu'il serait exact d'affirmer qu'il naquit dans un voisinage malsain et à une heure peu prometteuse. Il se peut que son succès ait été trop rapide, et payé d'un prix trop cher ; il se peut qu'il faille une reconsidération, et quelque chose comme une repentance.

Devient-il alors possible d'imaginer une nouvelle Philosophie Naturelle, constamment consciente que l'« objet naturel » produit par l'analyse et l'abstraction ne correspond pas à la réalité, mais seulement à une vision, et corrigeant systématiquement cette abstraction ? Je peine à saisir l'ampleur de cette question. J'ai entendu des rumeurs selon lesquelles l'approche de Goethe de la nature mérite une considération plus approfondie — que même le Dr. Steiner a pu distinguer quelque chose que les chercheurs orthodoxes ont raté. La science régénérée que j'ai à l'esprit ne ferait même pas

4. *Dr. Faustus*, 77-90.

5. *Advancement of Learning*, Bk I (p. 60 dans Ellis et Spedding, 1905 ; p. 35 dans l'édition Everyman).

6. *Filum Labyrinthi*, i.

aux minéraux ou aux végétaux ce que la science moderne menace de faire à l'homme lui-même. Quand elle expliquerait, elle n'expliquerait pas pour éliminer. En s'intéressant aux parties, elle se souviendrait du tout. En étudiant le *Cela*, elle ne perdrait pas de vue ce que Martin Buber désigne comme la situation du *Tu*. L'analogie entre le *Tao* de l'Homme et les instincts d'une espèce animale lui apporterait un éclairage nouveau sur cette chose inconnue qu'est l'Instinct, à partir de la seule réalité connue qu'est la conscience, et non une réduction de la conscience à la catégorie d'Instinct. Ses disciples ne seraient pas prodiges des mots *seulement* et *uniquement*. En un mot, elle conquerrait la Nature sans être en même temps conquise par elle, et achèterait la connaissance à un prix inférieur à celui de la vie.

Peut-être demandé-je des choses impossibles. Peut-être relève-t-il de la nature des choses que la compréhension analytique soit toujours un *basilic*, qui tue ce qu'il voit et ne voit qu'en tuant. Mais si les scientifiques eux-mêmes ne peuvent arrêter ce processus avant qu'il atteigne la Raison commune et la tue elle aussi, il faut bien que quelqu'un d'autre l'arrête. Ce que je crains le plus est qu'on me réponde que je ne suis « qu'un » obscurantiste *de plus*, que cette barrière, comme toutes celles qui furent par le passé érigées devant les avancées de la science, peut être franchie sans dommage. Une telle réponse naît du sérialisme fatal de l'imaginaire moderne — l'image d'une progression unilinéaire infinie qui hante nos esprits. Comme nous sommes tant amenés à faire usage des nombres, nous tendons à penser chaque processus comme une série numérique, où chaque itération, en toute éternité, est semblable à la précédente. Je vous implore de repenser à cet Irlandais et à ses deux poètes. Il existe des progressions dont la dernière étape est *sui generis* — incommensurable aux autres — et dans lesquelles aller jusqu'au bout, c'est défaire tout le travail réalisé précédemment. Réduire le *Tao* à un simple produit naturel est une étape de cette nature. Jusque-là, le type d'explication qui explique les choses pour les éliminer peut nous donner quelque chose, mais à un coût élevé.

Mais on ne peut pas « réduire les choses » à jamais, sous peine de finir par découvrir que l'explication elle-même a été éliminée. On ne peut pas « voir à travers⁷ » les choses à jamais. Le seul intérêt de voir à travers une chose est de distinguer autre chose par ce biais. Il est bien que la fenêtre soit transparente, parce que la rue ou le jardin qui s'étend au-delà est opaque. Mais si vous voyiez également à travers le jardin ? Il ne sert à rien d'essayer de « voir à travers » les premiers principes. Si vous voyez à travers tout, alors tout est transparent. Mais un monde totalement transparent est un monde invisible. « Voir à travers » toute chose revient à ne pas voir.

Notes de l'éditeur

Buber, Martin (1878-1965) — philosophe qui affirma que l'approche du I-Thou (« Je-Tu » des relations est la seule manière d'être absolument authentique ; seule une part de notre humanité peut s'exprimer dans la relation I-It (« Je-Ce »).

Clotho — des trois Moires de la mythologie grecque, celle qui tisse le fil de la vie.

factice — fabriqué, artificiel.

Faust — le magicien de la légende de la Renaissance, qui négocia avec le diable son âme en échange du pouvoir.

Ferum victorem cepit — de Horace *Graecia capta ferum victorem cepit et/ Artes intulit agresti Latio*. : « La Grèce, une fois vaincue, vainquit son conquérant sauvage./ Et apporta les arts au Latium rustique. » Les vaincus furent en réalité les vainqueurs ; Lewis affirme que la nature, une fois conquise, est la vraie gagnante.

7. *Filum Labyrinthi*, i.

Francis Bacon — partisan (1561-1626) de la « révolution scientifique » qui promut la science comme outil pour prendre le pouvoir sur la nature ; il est plus connu pour ses écrits polémiques sur la science que pour ses avancées en matière de connaissance de l'humain.

Goethe Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) — poète romantique qui révérait la nature comme une divinité.

Inter alia — entre autres choses.

Paracelsus (1493-1541), de son vrai nom Theophrastus Phillippus Aureolus Bombastus von Hohenheim, connu pour ses innovations médicales durant la Renaissance. On a traditionnellement affirmé que Paracelsus reçut les enseignements de plusieurs évêques ainsi que l'abbé occultiste de Sponheim, Johannes Trithemius.

Petitio — raccourci de *petitio principii* ou pétition de principe : un raisonnement de fausse logique où la chose à établir est implicitement supposée.

Sic volo, sic jubeo — raccourci de *sic volo, sic jubeo, stat pro ratione voluntas* : « Ainsi je veux, ainsi je commande, mon plaisir fait loi. »

Sui generis — adj. [littéralement, de son propre type] constitutif en soi d'une classe à part : unique, particulier.

υλη — *hulē*, matière première, dans l'usage d'Aristote.

Annexe A

Illustrations du *Tao*

Les illustrations suivantes de la Loi Naturelle sont tirées de sources facilement accessibles à qui n'est pas un historien professionnel. La liste ne prétend pas être complète. Le lecteur remarquera que des auteurs tels que Locke ou Hooker, qui ont écrit dans la tradition chrétienne, sont cités côte à côte avec le Nouveau Testament. Cela serait évidemment absurde si j'essayais de rassembler des témoignages indépendants du *Tao*. Mais (1) je n'essaie pas de *prouver* sa validité par l'argument d'un consentement commun. Sa validité ne peut être déduite. Pour qui ne perçoit pas sa rationalité, même un consentement universel ne pourrait le prouver. (2) L'idée de rassembler des témoignages *indépendants* présuppose que les « civilisations » ont surgi dans le monde indépendamment les unes des autres ; ou même que l'humanité a connu plusieurs émergences indépendantes sur cette planète. La biologie et l'anthropologie que suppose une telle hypothèse sont extrêmement douteuses. Il n'est absolument pas certain qu'il ait jamais existé (au sens requis) plus d'une civilisation dans toute l'histoire. Il est à tout le moins discutable que toute civilisation que nous découvrons dérive d'une autre civilisation et en dernier ressort, d'un centre unique — « portée »

comme une maladie infectieuse ou comme la succession apostolique.

A.1 La Loi du Bénéfice Général

A.1.a Négative

« Je n'ai pas massacré d'hommes. » (Égyptien ancien. Tiré des Confessions de l'Âme Droite, « Livre des Morts », v. *Encyclopedia of Religion and Ethics [=ERE]*, vol. v, p. 478).

« Tu ne tueras point. » (Juif ancien. Exode 20 :13).

« Ne terrifie pas les hommes, ou Dieu te terrifiera. » (Égyptien ancien. Préceptes de Ptahhetep. H. R. Hall, *Ancient History of the Near East*, p. i3n).

« En Nastrond (*en enfer*) j'ai vu... les meurtriers. » (Nordique ancien. *Volospá* 38, 39).

« Je n'ai pas apporté la misère à mes semblables. Je n'ai pas rendu laborieuse le début de chaque journée à celui qui travaillait pour moi. » (Égyptien ancien. Confessions de l'Âme Droite. *ERE* v. 478).

« Je n'ai pas été cupide. » (Égyptien ancien. *Ibid.*)

« Celui qui médite l'oppression, que sa maison soit renversée. » (Babylonien. *Hymne à Samas. ERE* v. 445).

« Qui est cruel et calomnieux a le caractère d'un chat. » (Hindou. Lois de Manu. Janet, *Histoire de la Science Politique*, vol. i, p. 6.).

« Ne médis pas. » (Babylonien, *Hymne à Samas. ERE* v. 445).

« Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton voisin. » (Juif ancien, Exode 20 :16).

« Ne prononce pas un mot qui pourrait blesser quiconque. »
(Hindou, Janet, p. 7).

« A-t-il... retiré un honnête homme à sa famille? brisé un clan inébranlable? » (Babylonien, Liste des Péchés tirés des tablettes d'incantations. *ERE* v. 446).

« Je n'ai pas provoqué la faim. Je n'ai pas provoqué les pleurs. »
(Égyptien ancien. *ERE* v. 478).

« Ne fais jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent. » (Chinois ancien. *Entretiens de Confucius*, trad. A. Waley, xv. 23; cf. xii. 2).

« Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur. » (Juif ancien. Lévitique 19 :17).

« Celui qui a le cœur ne fût-ce qu'un peu tourné vers le bien ne haïra personne. » (Chinois ancien. *Entretiens*, iv. 4).

A.1.b Positive

« La nature exhorte qu'un homme désire l'existence de la société humaine et désire y entrer. » (Romain. Cicéron, *De Officiis*, i. iv).

« Selon la Loi fondamentale de la Nature, l'Homme [doit] être préservé autant que possible. » (Locke, *Treatises of Civil Govt.* ii. 3).

« Lorsque les gens se sont multipliés, que devrait-on ensuite faire pour eux? Le Maître a dit, Enrichis-les. Jan Ch'iu a dit, Après les avoir enrichis, que devrait-on faire ensuite pour eux? Le Maître a dit, Instruis-les. » (Chinois ancien, *Entretiens*, xiii. 9).

« Parle avec gentillesse... fais montre de bonne volonté. »
(Babylonien. *Hymn to Samas*. *ERE* v. 445).

« Les hommes ont été créés les uns pour les autres, afin qu'ils

puissent se faire du bien mutuellement. » (Romain. Cicéron. *De Off.* i. vii).

« L'homme est le ravissement de l'homme. » (Nordique ancien, *Hávamál* 47).

« Qu'il donne à chaque fois, celui à qui on demande l'aumône. » (Hindou, Janet, i. 7).

« Quel homme bon considère la moindre infortune comme étrangère à lui-même ? » (Romain. Juvenal xv. 140).

« Je suis un homme : rien d'humain ne m'est étranger. » (Romain. Terence, *Heaut. Tim.*).

« Tu aimeras ton voisin comme toi-même. » (Juif ancien, Lévitique 19 :18).

« Tu aimeras l'étranger comme toi-même. » (Juif ancien, Ibid. 33, 34).

« Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse. » (Chrétien. Matthieu 7 :12).

A.2 La Loi du Bénéfice spécial

« C'est sur la poitrine que travaille l'homme de bien. Une fois que cela est bien ancré, la Voie croît. Et assurément, le comportement approprié vis-à-vis des parents et des aînés est le tronc de la bonté. » (Chinois ancien, *Entretiens*, i. 2).

« Les frères se battront et seront leur fléau mutuel. » (Nordique ancien, Récit de l'ancien Âge avant la fin du monde, *Volospá* 45).

« A-t-il insulté sa sœur aînée ? » (Babylonien, Liste des péchés. *ERE* v. 446).

« Tu veilleras à ce qu'ils prennent soin de leur famille [et] des

enfants de leurs amis. . . sans jamais leur adresser le moindre reproche. » (Peau-Rouge, Le Jeune, cité dans *ERE* v. 437).

« Aime assidûment ta femme. Rends son cœur joyeux tous les jours de ta vie. » (Égyptien ancien. *ERE* v.481).

« Rien ne peut jamais ébranler les liens du sang pour un homme de bien. » (Anglo-Saxon, *Beowulf*, 2600).

« Socrate n'aimait-il pas ses propres enfants, bien qu'il le fit en homme libre et sans oublier que les dieux ont tous les droits sur notre amitié? » (Grec, Epictète, iii. 24).

« L'affection naturelle est une chose juste, et conforme à la Nature. » (Grec. Ibid. i. xi).

« Je ne devrais pas être insensible tel une statue, mais devrais remplir mes relations aussi bien naturelles qu'artificielles, comme dévot, comme fils, comme frère, comme père, et comme citoyen. » (Grec. Ibid. 111. ii).

« En premier, je te conseille : ne reproche rien à ta lignée. Ne te venge jamais, même s'ils te font du tort. » (Nordique ancien. *Sigdrifumál*, 22).

« N'y a-t-il que les fils d'Atreus qui aiment leur épouse? Car tout homme, s'il est un homme de bien, aime et hérite la sienne. » (Grec. Homère, *Iliade*, ix. 340).

« L'union et la communion des hommes sera préservée au mieux si chacun reçoit de notre part la plus grande gentillesse à proportion qu'il est plus étroitement lié à nous. » (Romain. Cicéron. *De Off. i.* xvi).

« Une partie d'entre nous est appelée par notre pays, une part par nos parents, une part par nos amis. » (Romain, Ibid. i. vii).

« Si un dirigeant. . . accomplissait le salut de l'État tout entier, certainement vous diriez que c'est un homme bon? Le Maître a

dit, ce ne serait plus une affaire de “Bon.” Il serait sans aucun doute un Sage Divin. » (Chinois ancien. *Entretiens*, vi. 28).

« Vous a-t-il échappé qu’aux yeux des dieux et des hommes de bien, votre patrie mérite de votre part plus d’honneur, de culte, et de révérence que votre mère, votre père, et tous vos ancêtres ? Que vous devriez apporter une réponse plus douce à sa colère qu’à la colère d’un père ? Que si vous ne pouvez la persuader de changer d’avis, vous devez obéir en toute quiétude, qu’elle vous enchaîne, qu’elle vous batte ou qu’elle vous envoie à la guerre, où vous pourriez recevoir des blessures ou la mort ? » (Grec. Platon. *Crito*, 51, a, b).

« Celui qui ne nourrit pas les siens, et particulièrement sa propre maison, a renié la foi. » (Chrétien. I Timothée 5 :8).

« Instruis leur esprit à obéir aux magistrats. ». . . « J’exhorte que des prières soient récitées pour les rois et tout détenteur d’une autorité. » (Chrétien. Titus 3 :1 et I Timothée 2 :1, 2).

A.3 Devoirs envers les Parents, Anciens, Ancêtres

« Ton père est une image du Dieu de la Création, ta mère une image de la Terre. Pour qui manque à leur faire honneur, toute œuvre de piété est vaine. Tel est le premier devoir. » (Hindou. Janet, i. 9).

« A-t-il méprisé Père et Mère ? » (Babylonien. Liste des péchés. *ERE* v. 446).

« J’ai travaillé aux côtés de mon Père. . . J’entraîs et sortais sur ses ordres. » (Égyptien ancien. Confessions de l’Âme droite. *ERE* v. 481).

« Tu honoreras ton Père et ta Mère. » (Juif ancien. Exode 20 :12).

« Prendre soin de ses parents. » (Grec. Liste des devoirs dans Epictète, in. vii).

« Les enfants, les vieillards, les pauvres et les malades devraient être considérés comme seigneurs de l'atmosphère. » (Hindou. Janet, i. 8).

« Redresse-toi devant l'homme âgé et honore l'ancien. » (Juif ancien. Lévitique 19 :32).

« J'ai pris soin de l'homme âgé, je lui ai donné mon bâton. » (Égyptien ancien, *ERE* v. 481).

« Tu veilleras à ce qu'ils prennent soin. . . des anciens. » (Peau-rouge. Le Jeune, cité dans *ERE* v. 437).

« Je n'ai pas retiré les offrandes aux morts bénis. » (Égyptien ancien. Confessions de l'Âme droite. *ERE* v. 478).

« Lorsque le respect dû aux morts est montré à la fin, et poursuivi après leur départ, la force morale (tê) d'un peuple a atteint son point le plus élevé. » (Chinois ancien. *Entretiens* i. 9).

A.4 Devoirs envers les Enfants et la Postérité

« Les enfants, les vieillards, les pauvres et les malades devraient être considérés comme seigneurs de l'atmosphère. » (Hindou. Janet, i. 8).

« Se marier et engendrer des enfants. » (Grec. Liste des devoirs. Epictète, in . vii).

« Peut-on imaginer une prospérité commune épicurienne ? . . . Que se passera-t-il ? D'où la population proviendra-t-elle ? Qui l'éduquera-t-elle ? Qui sera Directeur des Adolescents ? Qui sera Directeur de l'Entraînement physique ? Quel sera l'objet de l'Enseignement ? » (Grec, Ibid.).

« La Nature produit un amour spécial pour la descendance » et
 « Vivre selon la Nature est le bien suprême. » (Romain. Cicéron,
De Off. i. iv, et *De Legibus, i xxi*).

« Le second de ces accomplissements n'est pas moins glorieux que
 le premier ; car pendant que le premier a fait le bien en une
 occasion, le second continuera de bénéficier à l'État à jamais. »
 (Romain. Cicéron. *De Off. i. xxii*).

« L'enfant mérite une grande révérence. » (Romain. Juvenal, xiv.
 47).

« La Maître a dit, Respecter les jeunes. » (Chinois ancien,
Entretiens, ix. 22).

« Le meurtre des femmes et plus particulièrement des jeunes
 garçons et jeunes filles qui vont constituer la force à venir du
 peuple, est la partie la plus triste. . . et nous le ressentons très
 amèrement. » (Peau Rouge. Récit de la Bataille de Wounded
 Knee. *ERE v. 432*).

A.5 La Loi de la Justice

A.5.a Justice sexuelle

« A-t-il approché l'épouse de son voisin ? » (Babylonien, Liste des
 péchés. *ERE v. 446*).

« Tu ne commettras pas l'adultère. » (Juif ancien. Exode 20 :14).

« J'ai vu en Nastrond (*en enfer*). . .ceux qui ont séduit l'épouse
 d'autrui. » (Nordique ancien. *Volospá 38,39*).

A.5.b Honnêteté

« A-t-il tracé de fausses délimitations ? » (Babylonien. Liste des

péchés. *ERE* v. 446).

« Faire du mal, voler, provoquer le vol. » (Babylonien. Ibid.)

« Je n'ai pas volé. » (Égyptien ancien. Confessions de l'Âme droite. *ERE* v. 478).

« Tu ne voleras point. » (Juif ancien. Exode 20 :15).

« Choisis de perdre plutôt que de gagner sans honneur. » (Grec. Chilon Fr. 10. Diels).

« La justice est l'intention établie et permanente de rendre ses droits à chaque homme. » (Romain. Justinien, *Institutions*, I. i).

« Si le natif faisait une "découverte" quelle qu'elle fût (par exemple, un arbre à miel) et y apposait sa marque, elle devenait alors sienne, du point de vue des membres de sa tribu, même s'il restait longtemps sans y retourner. » (Aborigène australien. *ERE* v. 441).

« Le premier point de la justice est que nul ne devrait causer de tort à autrui, à moins qu'il ait d'abord été attaqué par une mauvaise action de l'autre. Le second est qu'un homme devrait traiter la propriété commune comme telle, et la propriété privée comme sienne. Il n'existe rien de tel que la propriété privée par nature, mais les choses sont devenues privées soit par une occupation précédente (comme lorsque des anciens ont investi un territoire vide) ou par la conquête, la loi, ou selon un accord, une stipulation ou tirage au sort. » (Romain. Cicéron. *De Off.* I. vii).

A.5.c Justice devant les tribunaux, etc.

« Qui ne se laisse pas soudoyer... cela est agréable à Samas. » (Babylonien, *ERE* v. 445).

« Je n'ai pas médité de l'esclave auprès de celui qui a autorité sur

lui. » (Égyptien ancien. Confessions de l'Âme droite. *ERE* v. 478).

« Tu ne prononceras pas de faux témoignage contre ton voisin. » (Juif ancien. Exode 20 :16).

« Traite celui que tu connais à l'égal de celui que tu ne connais pas. » (Égyptien ancien. *ERE* v. 482).

« Ne prononce pas de jugement injuste. Tu ne prendras pas en compte le fait qu'une partie est pauvre ni celui que l'autre est un homme réputé. » (Juif ancien. Lévitique 19 :15).

A.6 La Loi de la Bonne Foi et de la Véracité

« Le sacrifice est annulé par un mensonge, et le mérite de l'aumône par un acte de fraude. » (Hindou. Janet, i. 6).

« Celui dont la bouche est pleine de mensonge ne trouve pas grâce devant toi : tu brûles ses paroles. » (Babylonien, *Hymn to Samas*. *ERE* v.445).

« Sa bouche était-elle pleine de *Oui*, lui dont le cœur était empli de *Non* ? » (Babylonien. *ERE* v. 446).

« Je n'ai pas prononcé de mensonge. » (Égyptien ancien. Confessions d'une Âme droite. *ERE* v. 478).

« Je n'ai cherché aucune tromperie, ni n'ai prononcé de faux serment. » (Anglo-saxon. *Beowulf*, 2738).

« Le Maître a dit, "Soyez d'une bonne foi inébranlable." » (Chinois ancien. *Entretiens*, viii. 13).

« Au Nastrond (*en enfer*) j'ai vu les parjures. » (Nordique ancien. *Volospá* 39).

« Aussi odieux que les portes d'Hadès est l'homme qui dit une chose, et en cache une autre en son cœur. » (Grec. Homère. *Iliade*,

ix. 312).

« Le fondement de la justice est la bonne foi. » (Romain. Cicéron, *De Off.* i. vii).

« L'homme de bien doit apprendre à être loyal envers ses supérieurs et à tenir ses promesses. » (Chinois ancien. *Entretiens*, i. 8).

« Tout plutôt que la trahison » (Nordique ancien. *Hávamál* 124).

A.7 La Loi de la Merci

« Le pauvre et le mal portant devraient être considérés comme les seigneurs de l'atmosphère. » (Hindou. Janet, i. 8).

« Qui intercède pour le faible, voilà qui est agréable à Samas. » (Babylonien. *ERE* v. 445).

« A-t-il manqué de libérer un prisonnier ? » (Babylonien. Liste des péchés. *ERE* v. 446).

« J'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'assoiffé, des vêtements à celui qui errait nu, une barque au démuné. » (Égyptien ancien. *ERE* v.446).

« Il ne faut jamais frapper une femme ; pas même avec une fleur. » (Hindou. Janet, i. 8).

« Voilà, Thor, vous tombez en disgrâce, lorsque vous battez les femmes. » (Nordique ancien. *Hárbarthsljóth* 38).

« Dans la tribu Dalebura une femme, handicapée depuis la naissance, fut portée à tour de rôle par les hommes de la tribu jusqu'à l'âge de soixante-six ans ». . . « Ils n'abandonnent jamais les malades. » (Aborigène australien. *ERE* v. 443).

« Tu veilleras à ce qu'ils prennent soin des. . .veuves, des orphelins

et des vieillards, sans jamais leur adresser de reproche. » (Peau rouge. *ERE* v. 439).

« La nature reconnaît qu'elle a donné à la race humaine les cœurs les plus tendres, en nous accordant le pouvoir de pleurer. C'est la meilleure partie de notre être. » (Romain. Juvenal, xv. 131).

« Ils ont dit qu'il avait été le plus doux et le plus gentil des rois du monde. » (Anglo-saxon. Éloge du héros dans *Beowulf*, 3180).

« Lorsque tu récoltes ta moisson... et a oublié une gerbe... tu ne retourneras pas la chercher ; elle sera pour l'étranger, pour l'orphelin, et pour la veuve. » (Juif ancien. Deutéronome 24 :19).

A.8 La Loi de Magnanimité

(a)

« Il existe deux sortes d'injustice : l'une consiste à faire du mal, l'autre à ne pas empêcher qu'on en fasse à autrui quand on le peut. » (Romain, Cicéron, *De Off.* I. vii).

« Les hommes ont toujours su que lorsque la force et l'injure leur étaient offertes, ils pouvaient se défendre ; ils ont su que quelle que soit la façon dans les hommes recherchent leur propre intérêt, si cela se faisait en faisant injure à autrui, cela ne devait pas être toléré, mais combattu par tous les hommes et par tous les bons moyens. » (Anglais. Hooker, *Laws of Eccl. Polity* I. ix. 4).

« Ne pas s'inquiéter d'une violente attaque revient à renforcer le cœur de l'ennemi. La vigueur est vaillante, mais la lâcheté est vile. » (Égyptien ancien. Le Pharaon Senusert III, cit. H.R. Hall, *Ancient History of the Near East*, p. 161.).

« Ils arrivèrent aux champs de la félicité, au gazon frais des

Heureux Bois et aux demeures des Élus... là se trouvait la cohorte de ceux qui avaient reçu des blessures en combattant pour la patrie. » (Romain. Virgile, *Aeneid*, vi. 638-9, 660).

« Que le courage soit plus âpre, le cœur plus ferme, l'esprit plus farouche, à mesure que notre force défaille. Ci-gît notre seigneur, taillé en pièces, notre meilleur homme dans la poussière. Si quiconque envisage de fuir cette bataille, qu'il hurle à jamais. » (Anglo-saxon. *Maldon*, 312).

« Fais l'éloge et imite l'homme pour qui, alors que la vie est agréable, la mort n'est pas cruelle. » (Stoïque. Sénèque, *Ep*. liv).

« Le Maître a dit, Aime apprendre, et si on t'attaque, sois prêt à mourir pour la bonne Voie. » (Chinois ancien. *Entretiens*, viii. 13).

(b)

« La mort plutôt que l'esclavage ou les actions déshonorantes. » (Romain, Cicéron, *De Off*. i, xxiii).

« Pour tout homme, la mort plutôt qu'une vie honteuse. » (Anglo-saxon. *Beowulf*, 2890).

« La Nature et la Raison exigent qu'aucune indignité, aucune action efféminée, aucune lascivité ne soient réalisées, ni même pensées. » (Romain. Cicéron, *De Off*. i. iv).

« N'écoutons pas ceux qui nous conseillent, "puisque nous sommes hommes, de penser en hommes, et puisque nous sommes mortels, de penser en mortels," mais revêtons l'immortalité autant que faire se peut et tendons chaque nerf pour vivre selon cette meilleure part de nous-mêmes qui, pour être petite par la taille, n'en dépasse pas moins tout le reste par sa puissance et son honneur. » (Grec ancien, Aristote, *Eth. Nic*. 1177 B.).

« L'âme devrait alors conduire le corps, et la spiritualité de notre esprit l'âme. Telle est donc la première Loi, selon laquelle le pouvoir le plus élevé de l'esprit exige l'obéissance de la part de tout le reste. » (Hooker, op. cit. i. viii. 6).

« Qu'il ne désire pas mourir, qu'il ne désire pas vivre, qu'il attende son heure. . . qu'il endure avec patience les paroles dures, et reste absolument à l'écart des plaisirs du corps. » (Indien ancien. *Laws of Manu. ERE* ii. 98).

« Celui qui est serein, qui a restreint ses sens. . . est considéré comme dévot. Telle une flamme en un lieu calme, qui ne vacille pas, tel est le dévot. » (Indien ancien. *Bhagavad gîta. ERE* ii 90).

(c)

« L'amour de la sagesse n'est-il pas une préparation à la mort ? » (Grec ancien. Platon, *Phaedo*, 81A).

« Je sais que j'ai été suspendu au gibet durant neuf nuits, blessé par la lance en sacrifice à Odin, mon être offert à mon Être. » (Nordique ancien. *Hávamál*, I. 10 dans *Corpus Poeticum Boreale*; strophe 139 dans *Lieder der Älteren Edda* de Hildebrand, 1922).

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra. » (Chrétien. Jean 12 :24,25).